DES MÊMES AUTEURS

MICHEL DELON

De l'Encyclopédie aux Méditations, 1750-1820 (en coll. avec R. Mauzi et S. Menant), Arthaud, 1984, 2e éd. 1989.

P.-A. Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses, PUF, coll. « Etudes littéraires », 1986, 3e éd. 1992.

L'Idée d'énergie au tournant des Lumières, 1770-1820, PUF, coll. « Littératures modernes », 1988.

Ed. Sade, *Œuvres,* Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », t. I, 1990, t. II, 1995.

Ed. Mercier-Rétif, *Paris le jour, Paris la nuit,* Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990 (en coll. avec D. Baruch).

Ed. Sade, *Les Crimes de l'amour,* Vivant Denon, *Point de lendemain,* etc., dans la coll. « Folio », Gallimard.

Ed. Sénac de Meilhan, *Des principes et des causes de la Révolution en France,* Révéroni Saint-Cyr, *Pauliska ou la Perversité moderne,* Desjonquères.

Ed. Fougeret de Monbron, *Margot la ravaudeuse,* Baculard-Florian-Sade, *Histoires anglaises,* Anon., *L'Enfant du bordel,* Zulma.

PIERRE MALANDAIN

La Fable et l'intertexte (Lecture de La Fontaine, *Fables*), Temps actuels, coll. « Entaille/s », 1981.

Delisle de Sales philosophe de la nature (1741-1816), Oxford, Studies on Voltaire and the eighteenth Century, nos 203 et 204, 1982, 2 vol.

Madame de Lafayette, La Princesse de Clèves, PUF, coll. « Etudes littéraires », 1985, 2e éd. 1989.

Le premier XVIIIe siècle : les Lumières, dans *Lettres européennes, histoire de la littérature européenne,* dir. A. Benoit-Dusausoy et G. Fontaine, Hachette, 1992.

Anthologie de la littérature française du XVIIIe siècle, Larousse, 1994.

Ed. Voltaire, *Candide,* Montesquieu, *Lettres persanes,* Prévost, *Manon Lescaut,* Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire,* dans la coll. « Lire et voir les classiques », Presses Pocket.

Ed. Delisle de Sales, *Eponine ou De la République,* Les Belles Lettres, 1990.

Ed. Molière, *Théâtre complet,* dans la coll. « La Salamandre », Imprimerie nationale *(à paraître en 1996).*

820
21138

Collection
Premier
Cycle

Littérature française du XVIII^e siècle

MICHEL DELON
Professeur à l'Université de Paris X-Nanterre

PIERRE MALANDAIN
Professeur à l'Université Charles-de-Gaulle - Lille III

Presses Universitaires de France
puf

DL- 09 02 1996 05875

ISBN 2 13 047405 5
ISSN 1158-6028

Dépôt légal — 1re édition : 1996, janvier

© Presses Universitaires de France, 1996
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Sommaire

Avant-propos, IX

PREMIÈRE PARTIE : 1680-1750

LES LUMIÈRES NAISSANTES

PAR PIERRE MALANDAIN

Introduction, 3

Lumières en littérature, 3
Phares, photophores et fanaux : noms de personnes, 7
Dimension européenne des Lumières naissantes : noms de pays, 9

1 – Le long crépuscule du Roi-Soleil, 1680-1715, 15

Quel crépuscule ?, 15
Un bilan désastreux, 21
Les ennemis de Bossuet, 27
Les amis de Fontenelle, 33
La République de Bayle, 39
Le jour se lève..., 45

Tableau chronologique des principaux ouvrages écrits en français entre 1680 et 1715, 46
Générique des auteurs, 50

2 – A la recherche d'une improbable poésie, 57

Poésie et poétique, 57
La querelle des Anciens et des Modernes, phases et enjeux, 60
Une esthétique nouvelle : l'abbé Dubos, 68

Les grands genres : une cause momentanément perdue, 70
La poésie légère : un succès incontesté, 75
L'éloquence poétique au service des Lumières, 84

Tableau chronologique des principales œuvres de poésie ou de poétique écrites en français entre 1680 et 1750, 89
Générique des auteurs, 95

3 – Explosion du goût dramatique, 101

Théâtre et société : un lieu, une temporalité, une action, 101
Impasses de la tragédie, 108
Les héritiers de Molière, 110
L'argent dans la comédie de la première partie du XVIII^e siècle, 112
Les avatars d'Arlequin, 124
Le cas Marivaux, 136

Tableau chronologique des principales pièces représentées à Paris entre 1680 et 1750, 146
Générique des auteurs, 150

4 – Inventivité de la fiction en prose, 155

Les trois directions du romanesque, 155
Aménagements de l'héritage baroque, 158
Comment on commence un roman « espagnol » en 1715, 161
Frères et sœurs de Gil Blas, 171
Les enchantements du conte, 183
Un débat de société, 189

Tableau chronologique des principales œuvres de fiction en prose publiées en français entre 1680 et 1750, 194
Générique des auteurs, 199

5 – La littérature d'idées au premier plan, 207

La Régence ou les idées gaies, 207
Pour modèle : histoires, utopies et systèmes, 212
Naissance littéraire d'une sociologie critique, 218
Idées de soi, idées de l'autre, 228
La carrière de Montesquieu, 234
Le tournant 1750, 243

Tableau chronologique des principaux ouvrages d'idées écrits en français entre 1715 et 1750, 249
Générique des auteurs, 254

6 – L'homme de son siècle, Voltaire, 1694-1718, 265

Naître à la poésie, 266
Naître à la philosophie, 270
Naître à la science, 273
Naître à la politique, 276
Naître à la liberté, 279
Naître à la justice, 282

SECONDE PARTIE : 1750-1802
LES LUMIÈRES MILITANTES

PAR MICHEL DELON

7 – Les Lumières, philosophie du siècle, 289

Le public, mondanité et philosophie, 290
Les valeurs des Lumières, 295
Le savoir et les sommes encyclopédiques, 301
Le temps et l'écriture fugitive, 308

8 – Diderot et le radicalisme philosophique, 315

Monsieur le philosophe, 317
Le travail des formes littéraires, 327
Au fil du temps : lettres et articles, 331
Le dialogue des arts, 333
La pensée matérialiste, 335

9 – Jean-Jacques Rousseau, la Cité, l'individu, 341

Le citoyen de Genève, 341
Le romancier de *La Nouvelle Héloïse,* 345
L'écriture du moi, 348
La tradition de la critique sociale et l'utopie, 350
La littérature de l'intimité, 352

10 – L'épanouissement du roman, 359

Hybridations et contaminations, 359
Réalité et fiction, 363
Bienséances et crudités, 370
Brièvetés, 383
Erotismes, 393
Exotismes, 399
Fantastiques, 402

11 – Les mutations du théâtre, 413

La vie théâtrale, 413
Le théâtre et le système des genres, 419
Beaumarchais, 428
Théâtre et musique, 435

12 – Entre vers et prose, 439

Omniprésence de la poésie, 439
Chanter l'homme et le monde, 449
La sacralité du langage, 458
Une prose nouvelle, 462
La prose du quotidien, 467

13 – La littérature de la Révolution et de l'émigration, 473

La prise de parole, 475
Les idées à l'épreuve des faits, 482
Les genres dans la tourmente, 486
La Terreur dans les lettres : Sade, 496

Conclusion, 501

Bibliographie générale, 505

Index des noms, 509

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Avant-propos

Littérature française du XVIII^e siècle : le titre pourrait être doublement inadéquat. La production de langue française dépasse largement l'Hexagone dans une Europe dont les élites sont francophones, où le Polonais Potocki, le Vénitien Casanova et l'Anglais Beckford choisissent de rédiger en français *Le Manuscrit trouvé à Saragosse,* l'*Histoire de ma vie* et *Vathek.* La scansion séculaire ne correspond pas non plus à la conscience qu'eurent les contemporains d'appartenir au siècle de Louis XIV, de Louis XV ou de Louis XVI, voire à un âge éclairé. C'est autour de cette idée des Lumières que nous avons construit notre plan, sans hésiter à déborder de part et d'autre de 1700 et de 1800, en préférant nous interroger sur la pertinence de ces *terminus a quo et ad quem.* La première partie marque la dispersion et le tâtonnement des « Lumières naissantes », la seconde l'affirmation et parfois l'éclatement des Lumières qui prennent conscience d'elles-mêmes autour de l'entreprise encyclopédique.

Le crépuscule du Roi-Soleil et la Révolution nécessitent des analyses spécifiques, au début et à la fin du livre. Au centre s'impose la figure de Voltaire dont la longévité, la productivité polymorphe et la combativité ont imprimé sa marque sur une époque qui est devenue le siècle de Voltaire. Autour de ce personnage décisif, nous étudions les principaux genres littéraires, tels que nous les reconnaissons aujourd'hui (théâtre, roman, poésie) et tels qu'ils étaient définis alors, ainsi que le mouvement des idées et des sensibilités (la littérature des idées des années 1680-1750, les Lumières, philosophie du siècle, le radicalisme philosophique, les questions de la Cité et de l'Individu autour de Rousseau).

Avec cette traversée de l'époque, nous avons voulu proposer un double régime de lecture : lecture continue au fil des chapitres, lecture transversale à l'aide des tableaux, encadrés et index. La première unifie, simplifie, réduit la diversité à une narration ; la seconde livre des informations qui restent à interpréter, elle met l'utilisateur du manuel en contact avec le matériau foisonnant du temps. Le travail des textes littéraires suppose de tels aller et retour, des documents aux hypothèses interprétatives, et des grandes œuvres à la multiplicité des textes moins connus.

Chaque chapitre est suivi d'indications bibliographiques particulières, tandis que les livres d'intérêt général se trouvent dans la bibliographie de fin de volume. Nous n'avons généralement retenu ni les titres en langue étrangère ni les éditions critiques. Quelques exceptions ne manquent pas de confirmer la règle. Nous avons privilégié les livres récents auxquels on se reportera pour trouver des indications plus fournies sur la critique antérieure.

Au siècle de la pensée critique et de la prose ironique ne pouvait être consacré un manuel dogmatique ou péremptoire. D'une part, nous n'avons pas cherché à gommer les différences de style entre les deux parties qui ont été conçues dans le dialogue, sans être soumises à une stricte uniformité. D'autre part, nous avons cherché à problématiser les catégories utilisées, celles de siècle, d'auteur ou de genre, mais surtout celle de Lumières. Les Lumières sont en effet moins un système qu'une démarche susceptible d'inflexions libertines ou moralisantes. Réformateurs prudents et révolutionnaires pourront s'en réclamer. Nous en montrons l'historicité aussi bien que la possible modernité, l'archaïsme parfois aussi bien que l'actualité. Voltaire est un fils du siècle de Louis XIV, épris de perfection racinienne, en même temps qu'un compagnon du Zola de l'affaire Dreyfus, de Salman Rushdie et de Taslima Nasreen.

PREMIÈRE PARTIE

1680-1750 :
Les Lumières naissantes

Introduction

Lumières en littérature

Comme le mouvement a coutume de se prouver en marchant, la lumière ne se démontre que par son éclat. S'interroger sur sa nature ou sur son origine ne peut se faire qu'avec son aide. Et ne pas savoir ce qu'elle est n'empêche pas de reconnaître immédiatement sa présence, quand elle est menacée par ses contraires : ombre, obscurité, ténèbre. Passer de la lumière aux lumières permet encore mieux de repérer un trait distinctif, un point commun qui les apparente dans les manifestations variées du phénomène lumineux sans le constituer en essence et, sans l'ériger en absolu, de voir se dessiner le système de relations bien réelles qu'a pu tisser, sur un champ historique donné, sa relativité.

Ainsi, ce n'est pas faire preuve d'un idéalisme naïf que de parler du XVIII^e^ siècle comme du siècle des Lumières. On a beaucoup insisté, ces dernières années, sur le danger de se laisser éblouir, en l'occurrence, par une trop belle évidence : construite par la légende révolutionnaire, relayée au XIX^e^ siècle par l'exaltation d'un Michelet et par la haine anticléricale, puis par l'école républicaine, objet d'une vénération intéressée — et d'ailleurs sélective : le Diderot de Greuze et de Dorval plus que celui du *Rêve de d'Alembert* ou du *Supplément au Voyage de Bougainville* — de la part d'une classe bourgeoise qui y fondait sa dignité et la légitimité de sa puissance, cette image du XVIII^e^ siècle fausserait gravement une réalité qui fut aussi peuplée d'ombres, en laissant croire qu'au profit de la lutte, toute dia-

lectique avait alors brusquement disparu. A ne vouloir voir, dans cette lumière souveraine, que des passages d'anges, on aurait toute chance de faire la bête. Et de rappeler les hésitations de la philosophie (sur l'idée de nature, par exemple), ses compromissions (avec le despotisme, le colonialisme, etc.), les contradictions des philosophes (de Voltaire avec lui-même, entre *Le Mondain* et *Candide*; de Voltaire avec Rousseau, mais aussi avec le courant athée, de Meslier à La Mettrie et à d'Holbach), leur probable stupéfaction s'ils pouvaient constater ce qui a été dit et fait sous leur patronage.

Il ne faudrait pourtant pas, en voulant redresser la perspective, la déformer dans l'autre sens. Les Lumières correspondent bien à un phénomène historique, intellectuel, culturel, qui a marqué le continent européen et dans lequel la France a pris une part tout à fait importante. De deux manières : par la mise en œuvre brutale — et décisive dans l'histoire du monde — des idéaux des Lumières en 1789, et par le long retardement de cette explosion, qui obligea les Français, pendant un siècle entier (1689, ce sont *Les Caractères* de La Bruyère, et c'est la naissance de Montesquieu) à la vivre sur le mode imaginaire : grand profit pour la littérature! En résistant si longtemps, les structures de l'Ancien Régime ont à la fois prouvé leur solidité et rendu aux Lumières un service éminent : elles les ont portées à l'incandescence dans les textes où, faute de s'employer ailleurs, s'accumulait leur énergie. Or, si l'on se donne pour objet principal non pas l'évaluation d'un mouvement idéologique et de ses conséquences dans l'organisation de la Cité, mais celle des œuvres qui en sont nées, nul doute que le XVIII[e] est un très grand siècle. C'est le moment où, grâce à son métissage avec la philosophie, la littérature se découvre elle-même et s'impose telle que nous la connaissons aujourd'hui; où, pour le plus grand nombre, la culture orale cède définitivement le pas à la culture écrite; où s'affirme, comme une instance autonome et garantie par des droits, l'auteur; où les genres hérités du passé par le relais prestigieux du « siècle de Louis XIV » sont à la fois respectés et détournés, mis au service d'autre chose que leur célébration, au cœur de leur célébration même; où s'inventent de nouveaux canaux d'information, de nouveaux modes de communication, de nouvelles postures de réception, de nouveaux cadres pour l'institution littéraire.

Le présent ouvrage est consacré à la description critique de ce moment, et cette formulation même suggère le premier problème qu'il doit affronter : « les Lumières et le moment », pourrait-on dire en parodiant le fameux titre de Crébillon fils. Y a-t-il un

moment des Lumières ? Un tel moment commence-t-il ? cesse-t-il ? Toute époque n'est-elle pas à sa manière avide de savoir, soucieuse de raison, éprise de liberté, entêtée de bonheur ? Et à supposer même que ces forces en faisceau aient été particulièrement à l'œuvre au XVIII[e] siècle, est-ce bien le même *moment* qui s'éprouve dans telle réplique de Marivaux où se suspend toute une existence, telle page de Buffon où s'organise tout un monde, telle rêverie de J.-J. Rousseau où une conscience se découvre tout entière, dans son principe pur ? Ceci pour n'essayer d'accorder que quelques-uns des plus grands ! Il se trouve que, pour n'avoir été à peu près expérimenté que sur le plan littéraire, d'une manière longue, multiple et condamnée au jeu fantasmatique, ce moment a en effet trouvé son mode, qui l'identifie et le fait reconnaître, comme en musique. Comme entre les sons, en effet, il y a entre les images des accointances plus subtiles qu'entre les idées, plus actives qu'entre les faits. Philosophes et anti-philosophes, gueux et nantis, anti-jansénistes, jansénistes, déistes et athées, enthousiastes et cyniques, grands artistes et plumitifs besogneux, tous sont entrés dans le jeu de ces images, qu'ils ont produites, répercutées, combattues, outrées, célébrées, parodiées. Leur point de vue sur la bataille pouvait être différent, c'était la même bataille. On peut aller jusqu'à dire que rarement siècle littéraire a été aussi complice de lui-même, aussi vivement et voluptueusement autoréférentiel. Ce ne sont que clubs, salons, académies, cercles, journaux, sectateurs de tel, admirateurs de tel autre, émules, épigones, lettres ouvertes, entretiens, réfutations, réponses, et, au sens le plus ouvert du terme, correspondances. Rien ne s'écrit qui ne soit conçu pour venir s'inscrire à sa place dans le tableau d'ensemble, dans la symphonie totale. C'est ce que révèlent Roxane à Usbek, l'Hermite à Zadig, le Neveu à Moi, dans des œuvres que l'on pourrait croire assez éloignées par leur sujet comme par leur tonalité, si chacune d'elles ne disait surtout précisément cela.

Musicale donc doit être l'exécution du parcours critique de la littérature de ce moment. Elle s'articulera ici en deux mouvements, par des raisons que chacun d'eux rendra évidentes. Pendant le premier, les accords se cherchent, se devinent, s'appellent. La partition rend possibles les conditions mêmes de l'écoute qu'on en pourra faire. Elle fait, comme Chantecler, exister en chantant la lumière qu'elle chante. Elle est donc intitulée « Lumières naissantes », parce que la naissance est plus un mode de la vie que l'instant seul qui la tire du néant. Comme on verra qu'elles ont mis quelque

soixante-dix ans à naître, on comprendra qu'à cela s'est longtemps réduite leur activité : au surgissement, à la manifestation, à l'affirmation de leur droit d'être au monde et des étranges bonheurs qui en peuvent découler. Pour simplifier et pour distribuer commodément en chapitres l'examen de ces soixante-dix années, on dira que, dans l'histoire de la France, les Lumières ont eu non pas une mais trois naissances, si bien qu'avant 1750, d'une certaine façon, elles n'en ont jamais fini de naître.

Une naissance fut nocturne. Elle s'accomplit dans la douleur et dans l'angoisse, en un temps où il paraissait douteux que quoi que ce soit de nouveau pût survenir, où même se pratiquait l'étouffement systématique de tout ce qui semblait vouloir le prétendre. La longue fin du règne de Louis XIV (1680-1715) a ainsi vu la Bête accoucher, bien malgré elle, dans la honte et dans le sang, de la Beauté. Cette première naissance fera l'objet du chapitre 1, et l'on ne se demandera plus s'il faut faire commencer le siècle en 1715, ou en 1700, ou en 1685. Une autre naissance, qu'on pourrait dire aurorale, est entourée, elle, de cris d'allégresse et des augures les plus favorables. Il semble à tous, à la mort de l'interminable roi et pendant les huit années de la Régence (1715-1723), que les Lumières sont désormais au monde, où elles ne peuvent que croître et embellir, en l'embellissant. Et le plaisir en est tel qu'on s'y livre sans réserve, sans même prendre garde à ce qu'il conserve d'obscur. Cette deuxième naissance sera décrite au début du chapitre 5, à propos des textes d'idées mais rayonnant sur tous les autres, saisie dans la période Régence proprement dite mais débordant sur tout le demi-siècle. Une autre naissance encore, disons-la diurne, promeut au grand jour ce qui apparaît de plus en plus comme un programme de vie, pour l'individu comme pour le groupe. Ce programme ne prend la peine de s'énoncer dans les textes d'idées (chap. 5) que parce qu'il s'est déjà rendu désirable dans les œuvres poétiques (chap. 2), dans l'écriture dramatique (chap. 3) et dans l'extraordinaire générosité de la fiction en prose (chap. 4).

Il faut soigneusement se garder de réduire le schéma de ces trois naissances à une pure succession chronologique, et s'efforcer plutôt de les penser ensemble. Chacun des phénomènes littéraires de la période sera ainsi marqué, à nos yeux, de trois traces : le souvenir d'une douleur, l'élan d'une libération, l'effort d'une conquête. Manière plus habile, sans doute, d'envisager le fameux problème de l'optimisme et du pessimisme que de les maintenir dans leur stérile face-à-face. Vers 1750, on peut dire que ce mode d'être « nais-

sant » des Lumières laisse la place à un autre, plus engagé, plus responsable peut-être, plus militant en tout cas. L'histoire événementielle y joue son rôle, mais aussi la maturation interne des premiers enfants des Lumières, œuvres et hommes. Voltaire, homme et œuvre, sera un instrument de choix pour mesurer, dans toutes leurs dimensions, les Lumières naissantes et pour suivre leur transformation au-delà de 1750. C'est pourquoi son étude (chap. 6) servira de charnière entre les deux parties.

Phares, photophores et fanaux : noms de personnes

Trois immenses écrivains dominent la période des Lumières naissantes : Marivaux, Montesquieu et Voltaire. Le premier sera étudié comme un « cas » dans le chapitre 3 consacré au théâtre, mais il apparaîtra aussi, en bonne place, dans le chapitre 4 sur le roman et dans le chapitre 5 sur la littérature d'idées. Le deuxième sera le noyau de ce chapitre 5, vie, œuvre et pensée confondues dans une « carrière » exemplaire. Le troisième est présent partout, si bien que l'examen du « phénomène » qu'il constitue pourra servir, on l'a dit, de chapitre conclusif à l'étude de toute la période et d'ouverture sur celle qui suit, et qu'il anima encore activement.

A l'autre extrémité du palmarès que, du seul point de vue de la valeur esthétique, on pourrait dresser pour cette époque des lettres françaises, on trouvera, brièvement évoqués mais non négligés, une foule d'auteurs mineurs. Leur présence est indispensable, si l'on veut ne pas trahir l'esprit et la pratique d'un temps où la littérature n'est plus réservée à un petit nombre de beaux esprits ou de grands créateurs, mais devient l'affaire de tous, envahit l'ensemble des activités de la vie sociale et de la pensée, se fait le laboratoire et la caisse de résonance de tout ce qui, tour à tour et dans la fébrilité, enchante, inquiète, mobilise et oriente les hommes. Qu'il s'agisse de Chaulieu, de Catherine Bernard ou du chevalier de Mouhy, ces auteurs seront signalés non parce qu'ils ont écrit (un tel projet d'exhaustivité conviendrait mieux à une *Histoire littéraire du XVIII^e^ siècle*), mais pour ce qu'ils ont écrit, dans la mesure où de ces touches diverses se compose le fond du tableau vivant de l'activité littéraire du siècle, qui fait l'objet et l'ambition de ce manuel. S'ils ne font plus l'admiration des lecteurs d'aujourd'hui, certains de

leurs textes ont fait événement, écho, écueil, scandale, relance dans la vie littéraire de leurs contemporains, et contribué soit à son développement dans le public le plus large, soit au surgissement et au retentissement des grandes œuvres, soit à l'évolution historique des genres, des tons et des motifs. Dans les chapitres successifs, ils seront regroupés dans un *Générique des auteurs* qui fournira l'essentiel des informations nécessaires pour situer et apprécier le rôle qu'ils ont tenu dans la dramaturgie d'ensemble.

Entre ces deux groupes, celui des protagonistes et celui des utilités, on en distinguera un autre, composé de très bons acteurs dont l'importance dans le jeu collectif s'allie à une qualité personnelle d'écriture encore appréciée aujourd'hui. Les Perrault, Fénelon, Fontenelle, Regnard, Challe, Lesage, Crébillon fils, Prévost, Saint-Simon, Vauvenargues mériteront, à ce titre, des analyses dans le fil des chapitres et une présentation d'ensemble dans le *Générique des auteurs* de l'un d'entre eux.

L'insistance métaphorique sur la forme dramatique qu'on a pu remarquer dans les lignes qui précèdent n'est pas fortuite, de simple commodité ou de pur ornement : dans l'effervescence qui caractérise son combat — et qui installe souvent les écrivains sur plusieurs créneaux à la fois — la période des Lumières naissantes *cherche* sa poésie, *inaugure* le roman moderne, *développe* comme jamais la littérature d'idées ; mais elle *trouve* son théâtre. Rarement société s'est à ce point tournée vers sa propre représentation, y utilisant, outre le dialogue dramatique et en accord avec lui, les autres arts, musique, danse, peinture, gravure, décoration. Rarement aussi l'écriture théâtrale a à ce point envahi les autres genres, animant le poème, actualisant le récit, faisant dialoguer les idées. On comprend pourquoi le théâtre sera ici situé au cœur du dispositif. Et pourquoi les acteurs sont regroupés en « génériques ».

La seconde partie du manuel procédera d'une manière différente avec les noms d'auteurs. Moins caractérisée par l'effervescence que par le regroupement, moins dispersée et plus tendue sur des lignes de forces plus nettes, la deuxième moitié du siècle voit se modifier considérablement et l'activité littéraire, et la représentation qu'on se fait de l'écrivain : l'aventure voltairienne, bien entendu, n'y est pas pour rien. Comme le siècle donc, et en accord avec son mouvement, ce manuel verra s'infléchir la tonalité de sa présentation et de sa description historico-critique. Pour simplifier un peu, et en appeler d'entrée de jeu à la vigilance questionneuse du lecteur, on pourrait lui demander de vérifier si la lecture suivie

de ces treize chapitres le fait bien passer, dans le jardin littéraire, d'une zone où un apparent désordre ne laisse pas ignorer la postulation active d'un ordre à découvrir (appelons-la « rococo ») à une autre (disons-la « néo-classique ») où les repères de plus en plus éloquents d'un nouvel ordre dissimulent un tel désordre réel qu'il ne pourra que s'épanouir en désintégration.

Au reste, un index général des noms d'auteurs viendra rappeler, en fin d'ouvrage, que l'on n'a pas cessé d'arpenter le même jardin.

Dimension européenne des Lumières naissantes : noms de pays

Il est toujours dommage, il est parfois dangereux, il peut être tout simplement sot de séparer une littérature nationale de celles qui l'entourent. Toute une tradition nous y pousse, qui n'a pourtant pas le privilège d'une longue durée et ne remonte guère, sous sa forme radicale, qu'au XIX^e^ siècle. La période des Lumières naissantes a particulièrement besoin d'être considérée comme celle d'une « crise de la conscience européenne » et des conséquences de cette crise, dans les formes qu'elles ont prises à Londres comme à Paris, à Berlin aussi bien qu'à Florence, Vienne, Stockholm, Madrid, Saint-Pétersbourg ou Athènes. Au reste, l'existence même des écrivains de cette période, les liens qui se tissent entre eux au-delà des frontières, la communication qu'établissent, comme jamais auparavant, les journaux et revues, la pratique du « grand tour », ce voyage que les jeunes Européens, fortunés ou à la recherche de la fortune, entreprennent alors à travers tout le vieux continent, la réflexion politique, religieuse ou scientifique d'où jaillit et qu'alimente la production littéraire, obligent à concevoir un élargissement du champ. On sait même que beaucoup cherchaient à faire sauter les blocages de l'ancien monde par la proposition d'un idéal de cosmopolitisme qui fut alors très porteur d'espoir, avant que l'histoire ne reconstitue, dès la fin du siècle, la division désastreuse des nationalismes, dont nous sortons — peut-être — à peine.

Ce n'est donc pas dans la perspective de littératures bilatéralement comparées mais dans celle d'un mouvement général des idées et des formes, à l'échelle européenne, qu'il convient de brosser un tableau d'ensemble, évidemment schématique, de ceux qui furent,

avec les différences et les décalages dus au degré de développement respectif de leurs propres langues, littératures et civilisations, les contemporains de Voltaire.

Le carrefour hollandais

Attirés par la liberté qui y règne, par la vitalité étonnante de l'activité éditoriale qu'on y trouve, et par le souvenir brillant de la grande époque humaniste, un grand nombre d'hommes d'élite se retrouvent aux Provinces-Unies dans les années 1680. Ils ont été chassés de leur pays respectif par les bouleversements politiques ou la persécution religieuse. Ils ont nom Bayle, Jurieu, Shaftesbury, Locke, Le Clerc. Sans former à proprement parler un groupe organisé, ils constituent ce que Fontenelle a joliment appelé « la petite troupe choisie » et lancent dans toute l'Europe les ferments et les instruments d'une pensée nouvelle. Outre cette fonction de « refuge », l'activité de leurs libraires, et l'excellence de leurs savants (Huygens, Boerhaave, 's Gravesande, Musschenbroeck), les Provinces-Unies comptent alors quelques écrivains non négligeables, en langue néerlandaise : P. Langendijk, « le Molière hollandais », et les poètes L. Rotgans, A. Hoogvliet, H. K. Poot.

Le laboratoire anglais

Héritiers de la pensée politique de Hobbes, dont ils s'efforcent de conjurer le pessimisme, et de la méthode empiriste de Bacon, qui va trouver ses plus brillants continuateurs dans J. Locke et I. Newton, les Anglais sont les plus radicaux adversaires d'une philosophie cartésienne dont les principes et surtout les méthodes se sont répandus et continuent de se répandre dans le reste de l'Europe. En donnant une forme claire et vivante à une théorie de la connaissance résolument empiriste dans son *Essai sur l'entendement humain* (1690, toute connaissance nous vient de l'expérience), Locke met à distance la dimension métaphysique. En matière politique, il met au point la fameuse théorie du contrat, qui ôte toute sa crédibilité à la monarchie absolue. En matière religieuse enfin, il est le principal initiateur du « déisme », qui croit en une divinité unique et agissante, mais de nature inconnaissable et sans aucune relation personnelle avec les hommes. Sur le plan philosophique, l'école anglaise est très active, avec A. Shaftes-

bury, S. Clarke, G. Berkeley et D. Hume. En matière littéraire, les grandes innovations viennent aussi d'Angleterre : la chronique journalistique avec J. Addison et R. Steele (*Le Spectateur,* 1711-1714) ; la poésie philosophique avec A. Pope (*Essai sur l'homme,* 1734), la poésie de la nature avec J. Thomson (*Les Saisons,* 1726), la poésie de la mort avec Th. Gray (*Elégie écrite dans un cimetière de campagne,* 1751) ; l'acheminement des formes dramatiques vers le drame, avec les successeurs de W. Congreve et de G. Farquhar : N. Rowe qui crée la *domestic tragedy,* C. Cibber qui lance la *sentimental comedy,* J. Gay (*L'Opéra du Gueux,* 1728) et G. Lillo (*Le Marchand de Londres,* 1731) ; l'extraordinaire invention romanesque avec J. Swift (*Les Voyages de Gulliver,* 1726), D. Defoe (*Robinson Crusoé,* 1719), H. Fielding (*Tom Jones,* 1749) et S. Richardson (*Pamela,* 1741 ; *Clarisse,* 1747) ; enfin l'écriture féminine avec lady Montagu, D. Manley et E. Haywood.

L'Europe du Sud

La plus grande résistance de l'Eglise catholique, sous des formes parfois violentes (Inquisition), y freine considérablement le progrès des Lumières, qui ne s'affirmera qu'après 1750. Néanmoins L. A. Vernei au Portugal et B. Feijóo en Espagne œuvrent déjà dans leur sens. La Grèce orthodoxe, sous la forme d'un mouvement d'humanisme religieux, commence à s'ouvrir aux idées de l'Europe de l'Ouest. Y participent D. et Ch. Notaras, M. Anthrakitis. Elle envoie d'autre part en mission dans les pays danubiens, pour y développer la culture et l'éducation, un groupe de Constantinople appelé les Phanariotes, dont les plus célèbres sont A., N. et C. Mavrokordatos. Malgré son éparpillement politique, l'Italie connaît une certaine effervescence. Ceux de ses écrivains qui vont le plus dans le sens des Lumières sont le philosophe G. Vico (*La Science nouvelle,* 1725), véritable père de l'anthropologie culturelle, et l'historien A. Muratori. Les poètes réagissent contre le « mauvais goût » baroque et s'illustrent surtout dans les livrets d'opéra : A. Zeno et P. Métastase.

Les pays allemands

L'activité culturelle y est importante, mais la production littéraire reste d'un niveau faible, jusqu'à l'apparition, vers le milieu du siècle, de G. E. Lessing, Ch. M. Wieland et F. G. Klopstock. Il

faut pourtant se rappeler que le plus grand philosophe européen de la période est G. W. Leibniz, que J. Ch. Gottsched prépare la réforme du théâtre, que J. J. Bodmer et J. J. Breitinger proposent la théorie d'une poésie du sentiment qui, née sur le terreau de la tradition piétiste, devait bientôt envahir le champ européen.

La Scandinavie

Le Danemark et la Norvège forment alors un ensemble culturel dont le principal représentant, L. Holberg, est un très grand voyageur et écrivain des Lumières, admirateur de Bayle et de Voltaire. Comme tel, il touche à tous les genres, de la comédie à la vulgarisation scientifique, de la poésie au roman et à l'histoire. En Suède, après la malheureuse aventure guerrière de Charles XII, on assiste à un grand essor des arts et des sciences, avec J. Swedberg et son fils, E. Swedenborg qui, significativement, évoluera de la théorie scientifique vers la vision théosophique ; avec C. von Linné dont le Système de la nature (1735) devient pour longtemps la bible des botanistes ; et avec le poète O. Dalin.

L'Europe slave

La Pologne est encore plongée dans la « nuit saxonne » et le baroque sarmate décadent, dont elle ne sortira qu'au moment du règne de S. A. Poniatowski (1764). La poétesse E. Druźbacka donne des poèmes d'inspiration religieuse dont la beauté n'a guère été découverte qu'au XX^e^ siècle. Et S. Konarski est un véritable homme des Lumières, actif, voyageur, admirateur de Montesquieu, fondateur d'un Collège pour l'éducation moderne des jeunes nobles polonais. Pour la Russie, Pierre le Grand nourrit de grandes ambitions, mais ses réformes n'auront guère d'effet qu'après 1750. Cependant les Lumières européennes inspirent les poètes A. Kantemir et V. Trédiakowski, et surtout les deux grands rivaux A. Soumarokov et M. Lomonossov, qui ont tous deux contribué à donner à la Russie une littérature « classique » en fonction de laquelle la génération suivante pourra déterminer ses propres orientations.

L'un des traits les plus remarquables de ce panorama est la polyvalence, parfois même l'universalité des hommes de lettres.

Leur curiosité, leur réflexion, leur production sont rarement cantonnées à un genre littéraire. Non seulement ils en illustrent plusieurs, mais ils alimentent volontiers leurs écrits de recherches et d'hypothèses sur des problèmes de science (mathématique, physique ou naturelle), de philosophie (en particulier sur la difficile conciliation entre Foi et Lumières, raison et révélation), de philologie et de poétique, d'histoire et de société, d'esthétique générale et d'éducation. Ainsi, chacun à sa manière, Addison, Pope, Fielding, Feijóo, Vico, Leibniz, Holberg, Lomonossov sont, au même titre que Bayle, Fontenelle, Montesquieu et Voltaire, à la fois des écrivains, des penseurs et des savants.

1 – Le long crépuscule du Roi-Soleil
1680-1715

Quel crépuscule ?

Il y a des périodes d'exception. Celle qui va, dans l'histoire de la France, de 1680 à 1715 en est une. Or, quand on parle d'exception, on a tendance à envisager avant tout quelque chose d'exceptionnel, c'est-à-dire de tout à fait excellent dans son ordre. Mais l'exception peut aussi être du côté du pire. Rarement dans l'histoire une génération entière eut à traverser pareil marasme, sous les dehors encore brillants d'un règne dont les débuts avaient affermi et rassuré la France, exalté les Français, ébloui l'Europe.

Un roi, que ses laudateurs contemporains ont appelé « Grand », mais dont les historiens ont considérablement relativisé le génie, avait commencé par orchestrer — parce que sa gloire avait tout à y gagner — le bel élan qui soulevait une société française lasse des troubles répétitifs et des désordres coûteux de la Fronde. Il avait, avec l'assentiment général, imposé un pouvoir central et fort, s'était entouré de ministres compétents, avait restauré l'ordre dans la nation, la continuité dans l'Etat, l'expansion économique, la paix religieuse. Il avait surtout eu l'habileté d'accompagner cette remise en ordre matérielle d'une politique culturelle dont il y avait eu, avant lui, peu d'exemples. Charles Perrault, Dubos et Voltaire n'auront aucune peine à ne lui trouver, comme équivalentes dans l'histoire, que celle de Périclès, celle d'Auguste et celle des Médicis. La communauté fran-

çaise se voyait ainsi associée tout entière, dans sa vie matérielle comme dans les manifestations de son esprit et de son goût, à une activité de construction, de création, d'invention, de maîtrise et de succès, dont les manufacturiers ne donnaient pas moins de preuves que les peintres, ni les grands poètes que les grands capitaines.

Dans les années 1680, cette euphorie partagée et féconde, dont les célèbres productions de la littérature classique, les retentissantes victoires dans les guerres de Dévolution (1667-1668) et de Hollande (1772-1779), la fabuleuse construction de Versailles et les succès économiques de Colbert ont multiplié les effets éclatants, et qui est enviée par tous les autres pays européens, cesse et s'inverse. L'installation de la cour à Versailles (1682), la mort de Colbert (1683), le mariage du roi avec la dévote Mme de Maintenon (1683), la révocation de l'édit de Nantes et la rédaction du *Code noir* (1685) marquent l'entrée dans une fin de siècle de plus en plus catastrophique. Certes, toutes les fins de siècle le sont, chacune à sa manière. Sans qu'on sache trop s'il s'agit d'une sorte de phénomène cyclique, d'une illusion rétrospective de l'optique historique, ou d'une disposition propre à l'esprit des gens qui ont à passer ce cap séculaire, un souffle de décadence — et de désespérance — passe en général, sur ces années 80-90.

Bien entendu, le premier millésime du siècle nouveau ne change pas tout, subitement et comme par miracle. Ce n'est par exemple qu'en 1815 que surgit le XIX^e^ siècle, sur les ruines du rêve d'un Napoléon héritier de la Révolution française. Le XX^e^ ne commence vraiment qu'en 1918, après l'horrible guerre, liquidatrice — croyait-on — des chauvinismes nationalistes. Ainsi les Lumières durent-elles attendre pour éclore que s'éteigne enfin au firmament louis-quatorzien, en 1715, un soleil qui s'était, depuis plus de trente années, mis à briller de plus en plus noir. Crépuscule, donc, d'un soir interminable, avec un roi vieillissant, peu à peu enfermé dans ses entêtements, et surtout dans sa manie de voir tout plier devant lui : les nations étrangères (guerres, d'une longueur démesurée, abominablement meurtrières et destructrices, militairement et diplomatiquement désastreuses, de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697, et de la Succession d'Espagne, 1701-1714), les conditions budgétaires (sur une économie devenue exsangue, pression fiscale toujours plus lourde et de plus en plus inégalement répartie ; vente anarchique d'offices ; développement de la spéculation chez les fermiers généraux ou traitants), la cons-

cience de ses sujets (contrôle policier des opinions et censure stricte des publications, imposition à tous d'un catholicisme de plus en plus dévot et intolérant, persécution active de tous les insoumis, avec quelques grandes dates sombres de l'histoire de la France : 1685, révocation de l'édit de Nantes ; 1702-1710, massacre des Camisards par les dragons, dans les Cévennes ; 1710, destruction totale de Port-Royal).

Qu'en est-il de la littérature en ces périodes fin de siècle ? Une bonne partie se consacre au constat d'un bilan désolant, sans grand espoir d'y pouvoir changer quelque chose ; une autre encourage le système pourrissant dans sa politique du pire ; une troisième propose l'oubli et la fuite dans le dépaysement et le rêve. Rien de tout cela ne peut alimenter une grande œuvre ; et, de même qu'entre 1588 (les *Essais* de Montaigne) et 1636 (*Le Cid* de Corneille), ou entre 1778 (mort de Voltaire et de Rousseau) et 1820 (élan du premier romantisme derrière Chateaubriand), aucune œuvre majeure ne voit le jour entre 1680 et 1715.

Aussitôt lancée, pourtant, cette proposition demande à être nuancée. On ne consacrerait pas un chapitre entier, dans un livre comme celui-ci, à une période qui serait vide de tout objet littéraire digne de ce nom. C'est en cela que cette période est exceptionnelle, et son crépuscule ambigu, aussi proche, parfois, de celui qui devance le jour que de celui qui précède la nuit. Période fascinante, à nos yeux, parce qu'elle est à la fois celle d'un long et tenace obscurantisme et celle d'une préparation comme fébrile ; à la fois figée dans un conservatisme sinistrement sénile, et traversée d'impulsions d'une rare énergie vers le changement ; bref, période de fermentation, dans tous les sens du terme, avec ses connotations malsaines et putrides et ses connotations germinatives et transformationnelles.

Elargissant son champ à l'ensemble de l'Europe, Paul Hazard a trouvé, pour désigner ce phénomène, une très belle formule : « crise de la conscience européenne ». Tous les termes pèsent : « européenne » ? rien, on l'a dit, de ce qui se passe en France n'est alors séparable du contexte européen, ce qui est déjà, en soi, une radicale remise en question de l'ordre louis-quatorzien ; « conscience » ? c'est en effet au niveau de la conscience que quelque chose alors survient, qui ne pourra plus s'accommoder des systèmes où la force fait la justice, où la foi s'impose à la raison, où l'autorité de celui qui s'en trouve investi va de soi, où le seul problème que chacun est légitimement en droit de se poser est celui du salut de son âme.

Quelque chose qui est d'ordre collectif (*la* conscience), mais qui va promouvoir la reconnaissance du droit des individus à l'opinion libre (*les* consciences). Une sorte de syndicat de la pensée, regroupant toutes les forces vives de ceux qui en sont les travailleurs, et luttant contre les privilèges de ceux qui en ont exercé jusqu'alors, indûment, le contrôle exclusif. « Crise » ? malgré le caractère morbide de la situation dans laquelle se trouvait, pour les raisons qu'on vient de voir, la société française (contrairement, par exemple, à la société hollandaise, en pleine prospérité, ou à la société anglaise, régénérée par la « Glorious Revolution » de 1688), ce mot dit bien qu'il ne s'agit pas là de malaise, de langueur ou de consomption, mais du déclenchement salutaire de la phase décisive d'une maladie qui ne s'était pas vraiment déclarée jusque-là, déclenchement qui permet la mobilisation de toutes les forces disponibles pour la vaincre, la guérir et, mieux encore, la faire servir à une santé désormais plus assurée. Il n'est pas indifférent que l'adjectif tiré de « crise » soit « critique », mot leitmotiv de cette période, et tout entier tourné vers son versant positif, constructif, fertile.

Le grand responsable de cette orientation des esprits vers l'activité critique est le rationalisme cartésien, longtemps interdit dans l'enseignement et considéré comme dangereux pour la religion, puis, aux alentours de 1700, devenu une doctrine quasiment officielle, en particulier chez les jésuites. On peut esquisser en un tableau schématique cette petite histoire de la raison au crépuscule du « siècle de Louis XIV » *(voir ci-contre)*.

Si la littérature n'existait pas, il faudrait l'inventer. C'est sans doute ce qu'a ressenti cette période, pour un certain nombre de raisons qu'il n'est pas inutile de passer en revue :

— l'inventer ou plutôt la réinventer, parce que celle qui existe déjà est écrasante, surtout depuis la grande floraison classique des années 1660-1680, et qu'on ne peut passer sa vie à penser, sentir, écrire, persuadé qu'on ne le fera jamais mieux, ni même aussi bien que ses prédécesseurs : ce sera le ressort principal de la querelle des Anciens et des Modernes, et l'aspect positif de la victoire des Modernes, malgré leurs faiblesses et leurs ambiguïtés ;
— l'inventer pour qu'elle propose l'inventaire pittoresque des objets abstraits de la philosophie, qu'elle leur donne la palpitation du récit, du dialogue, du mythe, du poème, ce qu'avaient fait en leur temps Platon ou Lucrèce, ce que devaient faire

Esquisse d'une petite histoire de la Raison
XVII^e^-XVIII^e^ siècles

1640

- Avant Descartes, on l'utilise secondairement, sans trop se fier à cet instrument manifestement imparfait (on le prouve), et qui se pose volontiers en rival impudent de la révélation divine, seule vérité assurée.
- Avec Descartes, on la munit d'une méthode telle que, dans son champ, elle puisse aller fort loin, et qu'on puisse se fier à elle. La question de sa rivalité avec la foi dans l'établissement de la vérité est mise en réserve.

1680-1720

- Après Descartes, deux directions pouvaient être prises — et l'ont été — à partir de cette dernière équivoque :
  - — une direction religieuse et spiritualiste : d'une manière ou d'une autre, il y a coïncidence entre les conquêtes de la raison et la vérité de la création. Malebranche, Leibniz, Fénelon construisent des systèmes métaphysiques et moraux qui témoignent de cette conciliation ;
  - — une direction laïque et matérialiste : rien ne permettant vraiment de l'y intégrer, la dimension de la foi et de l'innéité (présence en nous de la vérité par les idées innées, qui nous ont été données par Dieu) doit définitivement libérer le champ de la raison, ainsi réduite — mais avec quelles perspectives ! — à ses principes (l'expérience, l'induction), à ses moyens (la méthode, l'expérimentation), à ses finalités (amélioration de la vie terrestre). Locke et le sensualisme poussent dans cette direction, déiste ou athée.

1670

- Spinoza a pu être allégué des deux côtés, selon la lecture qu'on en faisait (*« Deus sive Natura »* peut signifier « Dieu est tout » ou « Dieu n'est rien »).

1780

- Avec Kant, à la fin du siècle, le problème devait être radicalement reposé par la mise en question, non plus seulement des droits, du champ, des moyens et des résultats du travail de la raison, mais de sa nature même, quand on la considère en elle-même, indépendamment de ses applications : la Raison pure.

•

Tout le mouvement intellectuel des Lumières s'inscrit et ne pouvait s'inscrire qu'entre Descartes et Kant. Il n'aurait pu être ce qu'il fut, l'espace d'un siècle, si le premier avait écrit plus tard ou le second plus tôt. Disons plus raisonnablement que le siècle des Lumières illustre, en l'effectuant dans l'histoire, l'étape capitale que l'esprit humain a accomplie dans la connaissance de lui-même et la maîtrise du monde, entre ces deux philosophes et dans l'intervalle de leurs deux philosophies.

Sartre ou Camus au seuil du nôtre, mais ce que n'ont fait ni Descartes, ni Spinoza, ni Kant ;

— l'inventer pour qu'elle se trouve elle-même au sein de ce qui l'englobe et l'étouffe ; on appelle cela les Belles-Lettres, et cela comporte tout ce qui peut s'écrire sur les matières qui ne sont ni théologiques ni « géométriques » (c'est-à-dire alors scientifiques) : l'histoire, le droit, la morale, la grammaire, l'éloquence aussi bien que la fiction narrative, dramatique ou lyrique. La période des Lumières naissantes voit peu à peu le caractère de ce que nous qualifions maintenant de « littéraire » se dégager et se spécifier, rejetant du côté « scientifique » tout ce qui, dans les anciennes Belles-Lettres, comportait un aspect essentiellement documentaire, entretenait avec le réel un rapport de conformité, et épuisait son effet dans les savoirs et les techniques qu'il exposait ;

— l'inventer pour favoriser la découverte par le plus grand nombre d'une foule d'inventions, que l'actualité propose alors dans toutes sortes de domaines : métaphysique, politique, philologie, histoire, géographie, physique, astronomie, biologie, psychologie... Le terme de « vulgarisation » n'a jamais été aussi approprié, ni aussi dégagé de tout soupçon de facilité simplificatrice : il s'agit bien de prendre acte du fait que les avancées de l'esprit critique sont l'affaire de tous, qu'elles mettent en jeu le destin de chacun, et qu'elles fondent de nouvelles solidarités. Il s'agit aussi de faire en sorte que ses progrès soient rendus irréversibles par une opinion publique toujours plus large et plus consciente des effets bénéfiques de la vérité sur la justice et le bonheur.

A la considérer de ce point de vue, cette période de la littérature française n'apparaît plus comme crépusculaire que si l'on sait que le crépuscule est aussi, juste avant l'aube, quelque chose comme l'invention du jour. Deux grands écrivains « anciens », La Bruyère et Bossuet, témoignent du versant nocturne, deux grands « modernes », Fontenelle et Bayle, du versant diurne de cette longue période où, en tout état de cause, nul ne voyait vraiment très clair.

Un bilan désastreux

En précisant et en augmentant, de 1688 à 1696, son livre *Les Caractères,* La Bruyère en a fait une sorte de laboratoire d'observation, d'où sort le plus complet et le plus accablant des témoignages sur cette époque. Par les matières abordées, bien évidemment (vanité des occupations de la Cour, comme de la Ville, règne général de l'apparence et du mensonge, désordre grandissant des valeurs, perte des anciens repères, victoire sinistre et cynique de l'avoir sur l'être...) ; mais aussi par la forme adoptée (une fragmentation qui mime un monde en miettes, sans plus d'axe à partir duquel le juger, comme il y en avait encore chez Pascal ou La Rochefoucauld). Certes, cet homme intelligent et secret n'avait rien d'un révolutionnaire. Protégé de la maison de Condé, chrétien fidèle et même rigoureux (ses *Dialogues sur le quiétisme* prennent le parti, orthodoxe et répressif, de Bossuet contre Fénelon), bon sujet de son roi, qu'il loue comme il convient, résistant agressivement aux innovations des « Modernes » et se faisant élire à l'Académie contre eux, il ne semblait pas destiné à dresser contre ce système (« ancien », absolutiste, catholique) dont il soutenait les fondements le réquisitoire terrible que constitue son livre. Sans doute, en s'abandonnant à un talent quasi démoniaque, l'écriture a-t-elle dépassé les intentions de la conscience. Il n'en reste pas moins que *Les Caractères* sont « un cri de révolte et de mépris » (A. Adam), « un acte d'accusation contre le régime » (J. Benda). De chapitre en chapitre et d'édition en édition s'accuse en effet un mouvement qui va des caractères aux mœurs, et des mœurs aux institutions. Apparemment centré, comme l'ouvrage du Grec Théophraste qu'il traduit et poursuit, sur la peinture taxinomique des travers individuels, le livre de La Bruyère se met en fait à dessiner la courbe vertigineuse des scandales sociaux et à désigner de plus en plus clairement la seule chose à laquelle tous ses personnages collaborent dans la connivence et la solidarité : la décadence. On peut lire le fragment 128 du chapitre « De l'homme » comme une vibrante dénonciation de la misère dans laquelle vivent les paysans de France ; on peut aussi lui superposer la vision cauchemardesque d'une humanité qui aurait achevé de refaire, à l'envers, le chemin de la civilisation :

> L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont

> comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Se voulant classique et chrétien, La Bruyère croit pouvoir revendiquer et une solide composition pour son ouvrage, et une valeur d'édification pour son message : terminant par deux chapitres religieux (« De la chaire » et « Des esprits forts »), il prétend qu'à cela menaient tous les chapitres précédents, et qu'ils ne visaient qu'à démontrer une vérité éternelle, la vanité des choses d'ici-bas en regard de cela seul qui compte, l'amour de Dieu et le salut de l'âme. Depuis Taine (« lorsque enfin, dans son dernier chapitre, il réunit les preuves de Dieu, il ne fait qu'exposer en un style impérieux et bref les raisonnements de l'Ecole et de Descartes »), la critique a généralement admis que, malgré les déclarations de leur auteur, là n'était sûrement pas le fin mot des *Caractères*. De même l'éloge appuyé du roi qui termine le chapitre « Du souverain ou de la république » rend-il un son très ironique, puisque, dans le contexte où il est placé, il signifie à peu près ceci : pour réussir à faire fonctionner quand même un système sociopolitique aussi ankylosé, bloqué, vicié, éclaté, délabré, aussi visiblement livré à l'imposture, à la manie, à l'arbitraire, à l'absurde, il faut un génie tout particulier, capable de l'impossible ; et puisque Louis réussit à tenir cette gageure que tout un chacun a éprouvée comme intenable dans les chapitres précédents, il est en effet « bien digne du nom de Grand ».

En somme, devant le spectacle que lui offrait son époque, La Bruyère a posé de vraies questions, auxquelles il a cru (ou feint de) pouvoir apporter de fausses réponses (c'est l'homme éternel ; ou : tout cela n'est pas grave parce que seul Dieu compte ; ou : par chance nous avons un roi exceptionnel). Ces questions demeurent, et c'est sans doute le mérite que Bayle reconnaissait aux *Caractères* lorsqu'il les appelait, en 1696, « un livre fort propre à donner de l'esprit aux jeunes gens et à leur raffiner le goût ». Comment l'esprit vient-il aux jeunes gens dans les dernières années du XVII^e^ siècle, et comment auront-ils le goût d'en user dans le XVIII^e^ qu'ils auront à bâtir ?

Pour n'être pas aussi concentrée que dans *Les Caractères*, la mise en procès de la monarchie louis-quatorzienne n'en est pas moins

virulente chez d'autres écrivains. Après la Révocation, par exemple, chez les protestants contraints à l'exil. Jurieu se déchaîne en pamphlets dont le seul titre est déjà meurtrier : *Soupirs de la France esclave qui aspire après la liberté.* Il fait plus : ses textes appellent à l'insoumission, à la révolte, à la vengeance. Soucieux de relever le moral de ses coreligionnaires abattus, il leur envoie des *Lettres pastorales* dynamisantes, et va jusqu'à prophétiser, en s'appuyant sérieusement sur le texte de l'Apocalypse, l'effondrement de la monarchie française, sous la colère de Dieu, en 1689. Dans un registre moins brutal et moins activiste — ce que Jurieu lui reprochera, l'accusant de lâcheté —, le protestant Bayle n'épargna pourtant pas un système politique capable, pour une simple différence dans la manière d'honorer le même Dieu, de proscrire des dizaines de milliers de ses sujets, poussés à la ruine, à l'exil, au supplice ou à l'abjuration. La violence ainsi exercée sur les consciences lui paraît plus abominable encore que les sévices matériels. Son *Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ : « Contrains-les d'entrer »* est un des premiers grands textes de ce qu'on défendra tout au long du XVIII[e] siècle sous le nom de tolérance.

> [...] l'ignorance de bonne foi disculpe dans les cas les plus criminels, de sorte qu'un hérétique de bonne foi, un infidèle même de bonne foi, ne sera puni de Dieu qu'à cause des mauvaises actions qu'il aura faites croyant qu'elles étaient mauvaises. Pour celles qu'il aura faites en conscience qu'il n'aura pas lui-même aveuglée malicieusement, je ne saurais me persuader qu'elles soient un crime.

En France même, et parmi les catholiques, des voix s'élèvent pour désapprouver ce soudain retour de barbarie dissimulé sous la bannière d'un Dieu d'amour et de paix. Fontenelle n'hésite pas à faire imprimer dans le journal de Bayle, en 1686, une *Relation de l'île de Bornéo* où il tourne en dérision le conflit entre Eenegu (Genève) et Mreo (Rome). Les affaires religieuses, mais aussi les lois civiles, la disproportion des conditions, les calamités des guerres sont l'objet d'une satire que dissimule à peine le masque utopique dans l'*Histoire des Sévarambes*. Avec ce voyage imaginaire, Denis Veiras ouvre une voie qui sera très fréquentée pendant toute la période : comment dire mieux que le monde d'ici est intolérable, qu'en lui substituant allégrement un ailleurs conforme, lui, à la raison et à la justice ? Cet ailleurs est-il situé trop loin dans les utopies, est-il fait à loisir par des esprits irresponsables qui ne tiennent pas compte des incontournables pesanteurs du réel ? Un homme qui avait les pieds sur terre, et qui savait construire des fortifications solides et tout à

fait opératoires, le maréchal de Vauban, se mit en devoir, non de rêver à un pays meilleur, mais d'améliorer les conditions de la vie dans le sien. Son cousin Boisguillebert, le premier en date des économistes français, avait étudié, en 1697, *Le Détail de la France, la cause de la diminution de ses biens et la facilité du remède,* dans un livre qui portait ce titre et dont un *Supplément* venait de paraître (1707). Ces causes étaient, pour lui, le recul de la production agricole, la sous-consommation et la spéculation financière (on disait alors : agiotage). Les remèdes : l'encouragement de l'agriculture, la suppression des douanes intérieures et l'égalité fiscale obtenue par un impôt calculé sur tous les revenus, du capital ou du travail, comme on dit aujourd'hui, sans exception ni privilège, comme il y en avait tant alors. Conquis à ces idées, Vauban construisit, aussi cohérent et complet qu'une de ses fortifications, tout un projet pour cet impôt qu'il appela *Dîme royale.* Les explications qu'il crut honnête de fournir au roi pour lui faire reconnaître et approuver la nécessité de ce projet qui, selon lui, devait sauver le royaume étaient, bien sûr, accablantes pour les responsables dudit royaume. Toute l'argumentation du réformateur s'appuyant sur une analyse scrupuleuse de la situation, il brossait l'affligeant tableau des incroyables complexités administratives présidant à la levée des impôts, de la scandaleuse inégalité qui régnait dans leur répartition sur les diverses couches de la population, de la brutalité avec laquelle les fermiers généraux en exigeaient le paiement, de l'atroce misère dans laquelle cette pression fiscale laissait le peuple, de l'absurdité suicidaire qui consistait à sacrifier ainsi la seule partie de la population qui travaille, qui « fait tous les gros et menus ouvrages de la campagne et des villes », qui enrichit le roi et le royaume. C'est ce constat que le roi choisit d'entendre dans ce livre, plutôt que le système très ingénieux et très précis que l'auteur suggérait pour remédier à la situation. Il fit interdire l'ouvrage, comme si casser le thermomètre pouvait faire baisser la température. Vauban en mourut de chagrin et de honte, et le royaume ne s'en porta pas mieux.

Aussi peu suspect que Vauban de contester l'ordre monarchique lui-même, Fénelon n'épargne pas les critiques sévères sur les conséquences actuelles de sa politique, dans une *Lettre à Louis XIV,* écrite entre 1691 et 1694, et qui circula, anonyme : c'est un bréviaire du mécontentement général et une adresse directe au roi, principal responsable devant son peuple et devant Dieu. Il y avait, pour le futur archevêque de Cambrai, une contrepartie positive à ce bilan négatif. Précepteur, depuis 1689, du duc de Bourgogne, fils

du Grand Dauphin et héritier de la couronne après la mort de celui-ci en 1711, il se consacra très consciencieusement à sa tâche, persuadé que par l'éducation du Prince passe toute amélioration possible de la vie nationale. Le XVIII[e] siècle devait suivre très longtemps ce qui put ensuite apparaître comme un leurre dangereux, et qu'on a appelé le « despotisme éclairé ». Pour son royal élève, Fénelon composa des *Fables,* des *Dialogues des morts,* le roman de *Télémaque.* Il fit plus : il entretint autour de lui un projet politique, matérialisé dans les *Tables de Chaulnes* ; il fut l'âme d'une équipe qui entourait le futur souverain et préparait son avènement comme une indispensable alternance dans une monarchie exsangue. Contrairement à ce qu'avait fait ou laissé faire Louis XIV, la politique serait devenue morale, les misères et les injustices auraient été combattues, la vénalité des charges abolie, l'agriculture restaurée (comme force économique et comme modèle de vie). Structurellement, l'absolutisme aurait été tempéré par l'association de certains notables au gouvernement (polysynodie ou gouvernement par plusieurs conseils limitant la toute-puissance des ministres ; autonomie des assemblées provinciales remplaçant le pouvoir centraliste des intendants). La mort du duc de Bourgogne, en 1712, ruina soudain ces espérances, que plusieurs bons esprits avaient partagées avec Fénelon, et dont devait se souvenir, en 1715, le Régent.

Parmi ces bons esprits, le duc de Saint-Simon dont les *Mémoires* (écrits entre 1739 et 1749 et publiés seulement au XIX[e] siècle, mais portant sur la fin — à partir de 1694 — du règne de Louis XIV) seront le journal impitoyablement précis et cruel d'une longue agonie. Il adressa aussi au roi, en 1712, une *Lettre anonyme* qui lui demandait des comptes pour tant de maux dont il était responsable. Parmi eux aussi, le comte de Boulainvilliers, qui devait donner sa forme la plus aiguë et le plus grand retentissement public à ce courant de la réflexion politique qu'on a appelé la réaction nobiliaire. Car ce n'est pas un idéal républicain qui anime ces réformateurs. L'inégalité sociale et la condition misérable du plus grand nombre les choquent moins dans leur principe que dans leurs excès, entraînés, selon eux, par les abus du pouvoir absolu d'un seul. Le roi s'était appuyé sur la partie la plus élevée du tiers état (la bourgeoisie) pour réduire peu à peu à rien les pouvoirs de la grande aristocratie, dont la Fronde lui avait appris à se défier à jamais. Ils veulent rétablir ces pouvoirs, et retrouver l'ordre perdu des anciennes hiérarchies. Bénéfice moral : faire reculer la morgue insupportable des nouveaux riches et autres parvenus ; bénéfice

politique : décentraliser le pouvoir et l'équilibrer. C'est, avec des nuances (plus grande confiance accordée à la noblesse parlementaire qu'à la grande noblesse d'épée), la direction qu'indiquera aussi, plus tard, Montesquieu, avec ses « corps intermédiaires ». La crise des parlements des années 1771-1774 montrera que la question devait rester pendante jusqu'à la Révolution. A ce projet politique Boulainvilliers donne une caution historique. Ses écrits, non publiés de son vivant mais largement répandus en copies manuscrites, font de la conquête franque l'origine de la monarchie française et le fondement de sa légitimité ; ce qui justifie le système féodal de la dépendance du serf (vaincu, paysan, gaulois) par rapport au seigneur (vainqueur, soldat, franc), mais empêche aussi que le roi puisse se considérer autrement que comme le premier parmi ses pairs. Il fallait que l'exercice du pouvoir par Louis XIV ait été vraiment abominable pour faire apparaître comme progressistes et libérales ces conceptions passéistes et si peu en accord avec ce que l'évolution économique et intellectuelle de l'Europe commençait dès lors à réclamer (et à expérimenter, en Hollande ou en Angleterre) : la démocratie. Mais l'histoire se fait volontiers sur de telles contradictions, et il y eut un moment une sorte d'alliance objective, contre le monstre, de ses victimes, des nostalgiques du droit féodal et des défenseurs du droit naturel.

Ces derniers, dans la lignée des grands juristes européens du XVII[e] siècle héritiers de l'humanisme, le Hollandais Grotius (*Le Droit de la guerre et de la paix,* 1625) et l'Allemand Pufendorf (*Le Droit de la nature et des gens,* 1672), commencent à élaborer une nouvelle conception de la légitimité du pouvoir monarchique. Ils ne l'attribuent plus à la volonté divine (le fameux « droit divin ») mais à un contrat qu'ont établi les sociétés humaines quand elles se sont constituées, mettant fin à l'état de nature de l'homme primitif. Ce contrat dépose entre les mains d'un roi la souveraineté qui appartient au peuple entier, et lui délègue le pouvoir de maintenir, au mieux, les principes — naturels — de liberté, d'égalité et de sociabilité. Le contrôle du peuple s'exerce régulièrement sur la manière dont le roi respecte et fait respecter ces principes, par le jeu des assemblées représentatives. Les protestants en général, l'Anglais J. Locke en particulier (*Essai sur le gouvernement civil,* 1690) ont fait valoir cette théorie du « pacte » social, qui s'oppose d'un côté à l'idée catholique d'un roi délégué de Dieu sur terre, de l'autre à l'hypothèse de Hobbes pour qui la violence est première, « l'homme est un loup pour l'homme », et un pouvoir central des-

potique et répressif est la seule garantie de la sauvegarde de la collectivité. Après la cuisante expérience de ce que peuvent donner le droit divin et l'absolutisme quand le roi est vieux, malade, dévot, entouré de fanatiques, sourd à la raison, aveugle à ses propres intérêts, imprégné de sa gloire figée comme d'une drogue abrutissante, certains Français vont se saisir de cette pensée du droit naturel et du pacte. Le protestant J. Barbeyrac la fera mieux connaître par ses traductions et ses commentaires de Pufendorf et de Grotius. Elle nourrira toute la réflexion politique du siècle, jusqu'à Jean-Jacques Rousseau.

Les ennemis de Bossuet

Dans ce paysage de plus en plus sombre, il y avait un homme qui refusait toute lumière. Au milieu de cette effervescence de protestations et de propositions, il ne cessait de tirer sur tout ce qui bougeait. La deuxième partie de la vie de Bossuet (il avait cinquante-trois ans en 1680), homme d'une foi sincère, et non sans générosité, grand érudit et somptueux écrivain, fut pathétique. Pathétique à nos yeux, qui voient une si belle intelligence s'enfermer dans les impasses qu'elle se donne à elle-même, et une si tonique conscience se méprendre sur la vraie nature de la crise où elle est plongée ; mais à ses propres yeux, simplement dévouée à la seule cause qui valût qu'on la défendît : celle, en tout domaine et en toute circonstance, de l'autorité établie. On voit le double danger de cette position : méconnaître tout élan vers le changement, le mouvement, le progrès, et le briser à tout prix, dans un réflexe, au sens propre, réactionnaire ; confondre ces autorités que l'on défend (les Anciens, l'Ecriture et la Tradition, l'Eglise romaine, la Monarchie absolue...) avec la sienne propre, et exercer celle-ci avec toute la rudesse impérieuse et altière de qui ne souffre aucune contradiction. Pendant un quart de siècle, on trouve Bossuet partout où quelque chose se profile qui annonce l'avenir, et on le voit manier l'intimidation, la condamnation, la répression, par tous les moyens dont il dispose : son influence à la cour, son autorité dans l'Eglise, sa ténacité de controversiste, son talent d'écrivain, mais aussi la délation, l'intrigue ou le complot (il a commencé sa carrière

comme membre et agent de la Compagnie du Saint-Sacrement, la société secrète grande adversaire du *Tartuffe,* en 1664).

A l'Académie, il milite du côté des Anciens, dont il est une sorte de chef de file occulte. Il tente d'y endiguer la progression des Modernes en faisant élire, par trafic d'influences, le plus grand nombre possible d'hommes à lui. En 1694, un religieux, le P. Caffaro, eut l'idée de suggérer une atténuation de l'hostilité de l'Eglise contre le théâtre, les auteurs modernes, depuis Corneille et Molière, l'ayant considérablement épuré et lui ayant donné une qualité humaine et artistique tout à fait digne d'estime. Bossuet se déchaîne contre le malheureux théatin, dans une *Lettre au père Caffaro,* puis dans ses *Maximes et réflexions sur la comédie.* Il y reconduit, sans la moindre nuance, la condamnation radicale du théâtre, école de mauvaises mœurs, genre par essence impie et pernicieux. Il ne craint pas de rejoindre sur ce point les interdits les plus brutaux qu'avait édictés Calvin à Genève, ou les préventions des jansénistes les plus rigoureux. L'exemple de Molière, loin de l'adoucir, excite son ostracisme : c'est le genre comique même, c'est le rire qui sont diaboliques, et contraires à la volonté divine. On croirait entendre les malédictions du vieux Jorge, le fanatique aveugle incendiaire de la bibliothèque dans *Le Nom de la rose.*

L'homme n'a donc pas, selon Bossuet, le droit de rire. Quel droit a-t-il, d'ailleurs ? Contre l'idée même d'un droit naturel, il s'emporte, persuadé que, marqués par la faute originelle, nous ne sommes nés ni pour le bonheur ni pour la liberté. Dans son *Discours sur l'histoire naturelle,* comme plus tard dans sa *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture sainte,* il répète à l'envi que Dieu seul guide selon sa volonté les destinées de l'humanité, qu'il le fait en vengeur, pour réprimer les instincts pervers des hommes et les contraindre à l'obéissance, et que s'y opposer, c'est montrer un redoublement de perversité digne des pires châtiments. Dans la foulée, sont donc justifiés l'absolutisme, l'inégalité sociale, la guerre, la colonisation, l'esclavage même, comme entrant dans le plan de Dieu (la « Providence »), que l'historien ne craint pas de prétendre connaître ni de figer pour toujours.

Quand il s'agit de l'homme d'Eglise, qui se pense investi d'une mission d'autorité, alors l'intransigeance ne connaît plus de limites. Le zèle du théologien dépasse encore celui de l'apôtre, et l'exigence de l'ordre celle de la charité. Les coups de Bossuet se concentrèrent sur les chrétiens hérétiques ou suspects d'hérésie avec plus de violence encore que sur les incroyants et les libertins. Paradoxe habituel de ces conduites qu'on peut qualifier d'intégristes et qui

excluent à qui mieux mieux. Il fit ainsi interdire, par le chancelier Le Tellier, les conférences érudites que tenait l'abbé de Launoy et, par le chancelier Boucherat, un ouvrage de Ellies Dupin, suspects de trop de liberté à l'égard du Dogme et de la Tradition, et de trop de complaisance à l'esprit de la recherche critique. Il tenta — en vain — d'intimider le philosophe oratorien Malebranche, qui lui paraissait adapter avec trop de souplesse la méthode cartésienne au domaine de la foi, mais il ne parvint pas à faire saisir ses *Méditations chrétiennes,* ni son *Traité de la Nature et de la Grâce.* Il eut plus de succès avec deux autres adversaires que son acharnement sembla terrasser, mais qui, devant la postérité, témoignent fortement contre lui : Richard Simon et Fénelon.

Oratorien érudit, Richard Simon avait osé poser, avec prudence, la question de l'authenticité du Pentateuque, l'ensemble des cinq premiers livres de la Bible. Il avait suggéré — ce dont tout le monde convient aujourd'hui — que le seul Moïse n'en était pas l'auteur, mais qu'il s'agissait de la réunion plus tardive de textes d'époques diverses, certes tous inspirés par la tradition hébraïque inaugurée par Moïse. L'hypothèse était si plausible, si sérieusement fondée sur une analyse philologique et historique, si respectueuse, au total, du caractère sacré des textes dont était ainsi mieux éclairée l'apparition dans l'histoire humaine, que les autorités avaient accordé à l'*Histoire critique du Vieux Testament* approbation et privilège. Bossuet ne voulut pas laisser s'ouvrir cette brèche dans le respect aveugle que l'on devait, à ses yeux, à l'Ecriture sainte, parole de Dieu, pure de toute contingence. Il se précipita chez le chancelier Le Tellier, fit saisir et condamner le livre, se déchaîna contre l'impiété et le « libertinage » de son auteur (1678). Celui-ci, exclu de l'Oratoire, se retira en Normandie dont il était originaire, mais il y continua ses travaux, et fit paraître encore des ouvrages de lecture critique, non seulement du texte sacré (*Histoire critique du Nouveau Testament,* 1689), mais de ses traductions (1690) et de ses commentaires (1693). Il s'y montrait plus hardi, de plus en plus proche de Spinoza qui, le premier, avait lancé l'idée de cet examen « profane » du texte sacré, et dévoilait de plus en plus clairement les erreurs ou les impostures flagrantes dont la tradition chrétienne, Pères de l'Eglise compris, s'était rendue coupable : tour polémique que la persécution de Bossuet a provoqué, et qui allait caractériser, pour un siècle, le rapport entre les Lumières et la religion.

Fénelon avait plus de poids qu'un petit oratorien enfermé dans sa bibliothèque, et il avait été, d'abord, un fervent admirateur et

un collaborateur dévoué de Bossuet. Son zèle pour la religion catholique s'était manifesté dès sa jeunesse. Prêtre à vingt-quatre ans, il avait trois ans plus tard dirigé les Nouvelles catholiques, une sorte de maison de redressement pour femmes nouvellement converties ou à convertir de force, contrôlée par la Compagnie du Saint-Sacrement. Envoyé en Saintonge, à trente-quatre ans, pour y convertir les protestants, juste après la Révocation, il avait mené à bien cette tâche par la persuasion, mais aussi par des méthodes dont la douceur n'était pas la caractéristique principale. Bien en cour, il avait été désigné comme précepteur du duc de Bourgogne (fils du Dauphin dont Bossuet avait été le précepteur) en 1689. On a vu plus haut combien il prit cette fonction à cœur et comment il tabla sur l'avenir d'un royaume régénéré par la conduite d'un prince vraiment chrétien et dûment éclairé. Sa personnalité était très attachante, son intelligence souple et charmeuse, le style de ses écrits chaleureux et fluide. La fragilité de sa santé lui donnait quelque penchant à la rêverie, voire à la mélancolie : tempérament tout opposé à celui de Bossuet, lequel ne tarda pas à entrer en conflit avec son jeune émule. La spiritualité de ce dernier avait été influencée, dans son propre sens semble-t-il, par la rencontre, en 1688, de Mme Guyon, qui préconisait d'accorder plus de valeur au sentiment intérieur de la présence divine qu'à ses preuves rationnelles ou aux pratiques extérieures de la piété. Il la suivit dans l'exercice d'une religion de l'abandon candide et paisible au « pur amour » de Dieu. On voit le danger d'une telle doctrine pour les êtres faibles : passivité, soumission incontrôlée aux instincts les plus troubles ; mais on voit aussi combien, pour les âmes élevées, cette expérience de la vie mystique l'emporte en authenticité sur le formalisme de la pratique religieuse courante. Une cabale contre Mme de Maintenon, qui protégeait Mme Guyon, se mit à répandre des calomnies sur les mœurs de cette dernière et à jeter la suspicion sur sa doctrine qu'on appela — c'était déjà la taxer d'hérésie — « quiétisme ». Appelé comme expert, Bossuet étudia le dossier, et y découvrit des conceptions de la vie religieuse tout opposées aux siennes : non une vallée de larmes, mais un accord heureux et confiant entre l'âme inondée d'amour, un monde éclairé de la Raison divine, et Dieu lui-même, proche de sa création et de ses créatures. Le péché originel, l'obligation d'expier, le devoir d'obéissance stricte aux autorités hiérarchiques s'effaçaient devant cette relation personnelle de chacun à la plénitude divine. De 1694 à 1695 se tinrent à Issy des conférences, où Bossuet tenta de faire

céder Mme Guyon, qu'il faisait seule responsable de ces aberrations, cependant qu'en lui donnant l'archevêché de Cambrai, on éloignait Fénelon de Paris. Bientôt, pourtant, le débat opposa directement les deux prélats : à l'*Instruction sur les états d'oraison* de l'un répondit l'*Explication des maximes des Saints sur la vie intérieure* de l'autre, aussitôt réfutée par le premier. Une campagne odieuse fut menée par Bossuet et ses amis pour discréditer dans les esprits, et surtout dans celui du roi, le quiétisme et Fénelon. Malgré les nombreuses sympathies dont celui-ci jouissait et les conseils d'accommodement de ceux qui devinaient là une méchante affaire, Bossuet parvint à faire condamner Fénelon à Paris (1697), puis à Rome (1699). Dès ce moment-là, sa victoire, écrasante dans les faits (Mme Guyon et le P. La Combe, son associé, emprisonnés, Fénelon disgracié et sali, l'Eglise de France mise au pas), fut radicalement contestée dans beaucoup d'esprits, intimement gagnés aux positions et à la manière de Fénelon. Bien malgré lui, à cause de son acharnement même, Bossuet avait été l'un des promoteurs les plus efficaces de cet esprit nouveau qu'il abhorrait sans chercher à le connaître. Il ne dut pas très bien comprendre pourquoi on ne lui donna pas le chapeau de cardinal qu'il pensait, par ce déploiement de zèle pour l'orthodoxie, avoir bien mérité.

En réalité, ce n'était pas l'orthodoxie qui profitait le plus de ces divisions belliqueuses entre chrétiens, mais l'irréligion. Ces combattants, qui croyaient débattre des meilleures formes de la foi et des œuvres, discréditaient et la foi et les œuvres en en rendant visibles les motivations douteuses, dénoncées réciproquement par les frères ennemis. On vit ainsi le doux Fénelon poursuivre le combat après la mort de Bossuet (1704) jusqu'à tirer vengeance, par des moyens à peine moins désolants que ceux qu'ils avaient employés, des jansénistes et des augustiniens sur lesquels s'était appuyé, contre lui, l'évêque de Meaux. Il ouvrait ainsi la voie aux ambitions du parti jésuite et à la désastreuse bulle *Unigenitus* qui, en condamnant les *Réflexions morales* du P. Quesnel, en 1713, devait relancer pour longtemps une guerre religieuse fratricide.

Il en va de même, bien sûr, dans la question du protestantisme. Ce fut l'adversaire le plus constant que combattit Bossuet, depuis que, jeune archidiacre à Metz entre 1652 et 1659, il avait commencé à mêler habilement la conciliation et l'intrigue pour pousser les protestants à la conversion publique. A partir de la Révocation, qu'il approuva avec éclat, sa modération laissa place à une intransigeance de moins en moins cachée. La discussion ouverte sur les

dogmes et les pratiques — qu'on appelait la controverse — montra bientôt son vrai visage : pour Bossuet, toute l'erreur était d'un côté (côté de la « réforme », du changement, du libre examen et donc des « variations ») et toute la vérité de l'autre (côté de la fidélité, de la conformité, de l'uniformité, et donc de l'obéissance). Si bien qu'il suffisait, à ses yeux, de faire l'*Histoire des variations des Eglises protestantes* (1688) pour démontrer la radicale fausseté du protestantisme. Cette triple négation (de l'inscription du phénomène religieux dans l'histoire, de la conception de cette histoire comme progrès, de la participation responsable de l'homme à ce progrès) constitue un socle d' « impérieuse immobilité » que les Lumières allaient bientôt, de toutes parts, ébranler. Les protestants mirent un certain temps à reconnaître, en face d'eux, cette rigidité implacable. En 1691 encore, Leibniz entra en discussion avec Bossuet dans l'espoir d'aboutir à une « réunion des Eglises » contre leur adversaire commun, l'incrédulité. Il y renonça quand il s'aperçut qu'à la fédération interactive à laquelle — en adepte de l'harmonie universelle subsumant positivement les différences dans un ordre supérieur — il pensait, Bossuet ne répondait que par la soumission pure et simple des égarés et leur retour dans le troupeau. L'Histoire a tranché : avec quelques autres, comme Locke, Newton et Fénelon, Leibniz ouvre le XVIII[e] siècle, que ses modèles de pensée hanteront et nourriront ; Bossuet, lui, ferme le XVII[e], l'enterre même, si l'on veut bien donner cette signification symbolique aux oraisons funèbres dont il en ponctue les dernières années. Il eut au moins le mérite de rendre claires et la nécessité et la nature du combat qu'il fallait mener, de s'offrir longuement comme le modèle même de ce qu'il ne faudrait plus tolérer. Ceci apparaît bien dans ce texte de Boulainvilliers, où la chaîne qui mène du religieux à l'érudit, à l'idéologique, au moral et au politique est si insupportablement contraignante et laide que l'homme du XVIII[e] siècle sait ce qui lui reste à faire : la briser.

> Tout homme non intéressé et d'ailleurs suffisamment éclairé regardera le système politique de l'illustre Bossuet, évêque de Meaux, comme un des plus honteux témoignages de l'indignité de notre siècle et de la corruption des mœurs, contre lequel l'érudition et les lumières de l'esprit ne donnent point de secours que l'artifice ne puisse détourner et employer contre la vérité même ; en effet il n'y a rien de si mauvaise foi que l'abus perpétuel qu'il a fait des textes de la Sainte Ecriture pour former de nouvelles chaînes à la liberté naturelle des hommes et pour augmenter le faste et la dureté des rois.
>
> *Lettres sur les Parlements.*

Les amis de Fontenelle

Autant le caractère de Bossuet était, on l'a vu, tranché et tranchant, autant celui de Fontenelle était souple, accueillant, curieux des choses nouvelles. Si l'un se présentait comme la sentinelle du vieux monde, menaçant quiconque tenterait d'en sortir, l'autre choisit la position d'éclaireur des temps encore à venir. Tous deux ont lu dans Descartes des choses opposées. Ce qu'en a retenu Fontenelle — et il y restera fidèle toute sa longue vie — c'est la méfiance instinctive et méthodique envers toute autorité, surtout si elle a derrière elle une longue tradition, et la vision mécaniste du monde physique, qui l'ouvre tout entier, sans réserves ni limites, à l'investigation scientifique. En un siècle où sévit la fragmentation partisane et où se durcissent les cloisonnements qu'elle produit, il est l'homme de toutes les convivialités ; ce qui rend particulièrement injuste et perfide la fameuse attaque que lui porta La Bruyère dans le portrait de Cydias (*Les Caractères,* « De la société et de la conversation », 75), l'accusant d'égocentrisme béat et le déclarant « fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province ». Certes, il fut longtemps attaché à Rouen, sa ville natale, mais il partagea vite son temps entre cette ville et Paris, où le firent connaître très jeune ses succès poétiques dans *Le Mercure galant* et ses essais théâtraux. Certes, il était bourgeois, mais il noua nombre de relations amicales avec le grand monde, par exemple avec le puissant d'Argenson. Il fréquentait sans exclusive des gens de toutes les opinions, des catholiques comme Ch. Perrault, des protestants comme Henri Justel, des libres penseurs comme Huygens, des athées comme Boindin. Au point qu'il est impossible de savoir quelles étaient ses propres « convictions » en ce domaine. En avait-il seulement ? Et n'a-t-il pas joué un rôle fort important pendant cette période précisément parce qu'il a montré, par son exemple, que les vrais problèmes de l'heure se situaient peut-être ailleurs ?

Position dangereuse, car elle est suspecte de désintérêt, de scepticisme, d'irresponsabilité. Surtout si l'on y ajoute le talent de la conversation mondaine, de la repartie spirituelle, du badinage fin, qui donnent l'impression d'un esprit superficiel, trop brillant pour être profond. Toute une partie de l'œuvre de Fontenelle peut sembler enclose dans ces limites-là : l'idéal bucolique de ses *Poésies pastorales,* qui se borne à chercher la tranquillité et le repos loin des

agitations vaines et des ambitions du monde ; la gratuité inconséquente du jeu galant dans les *Lettres galantes du chevalier d'Her...* ; la joliesse invertébrée de ses livrets d'opéra. Mais il s'agit là, en fait, d'un art de vivre et d'une discipline de pensée. Il est bien certain que s'il n'avait aucun goût pour la polémique et détestait qu'on se prît au sérieux, c'est qu'il n'entretenait aucune illusion sur les hommes, sur la solidité de leurs engagements, sur la dimension de leur intelligence. L'analyse du phénomène religieux, qui est une de ses marottes depuis ses essais *De l'origine des fables* et *Sur l'histoire* jusqu'à l'*Histoire des oracles,* en passant par sa *Relation de l'île de Bornéo,* en donne une explication. L'idée religieuse même lui paraît de tout temps être née du besoin qu'ont ressenti les hommes de dissimuler leur ignorance, de compenser leur impuissance ou de conjurer leur peur devant des manifestations, en eux ou autour d'eux, de la puissance naturelle dont le mécanisme leur échappait. Plutôt que de recourir à la raison, leur réflexe est, en pareil cas, de lâcher la bride à l'imagination, qui va son train, menée par un goût incoercible du merveilleux, de l'étrange, de l'inconnaissable. Lâchage, lâcheté. Malebranche avait proposé cette hypothèse sur la genèse de l'erreur dans la psychologie collective, quand il cherchait à la combattre par une *Recherche de la vérité.* Mais Malebranche avait déjà sa Vérité toute prête dans le Dieu chrétien, alors que Fontenelle n'est pas loin de donner à ce dernier le même statut qu'à tous les autres. C'est en tout cas ce que suggère son *Histoire des oracles* où, en démontrant de façon piquante et colorée (ce que ne faisait pas son modèle, une grave et pesante dissertation en latin du Hollandais Van Dale) que les oracles des païens n'étaient pas rendus par des démons et n'avaient pas cessé à la venue de Jésus-Christ, mais qu'ils étaient le produit conjugué de l'imposture des prêtres et de la crédulité des foules, il procure une application toute prête de ce mécanisme aux « révélations » du judéo-christianisme.

Cette piètre idée de l'homme ne le conduit pourtant pas au pessimisme ni au mépris. Elle fonctionne pour lui de façon critique, c'est-à-dire comme un mal reconnu et surmonté dont doit sortir un bien. Il croit, après Descartes, à la marche en avant de la Raison, à son progrès en chacun des individus et dans le groupe, à l'intérieur d'une période donnée et entre les périodes successives de l'histoire humaine. Outre qu'il explique sa position, prudente mais ferme, dans la querelle des Anciens et des Modernes, cet optimisme historique rend compte de la conscience que ne cessa d'avoir ce faux dilettante d'être investi d'une sorte de mission auprès de ses

contemporains. A condition de ne pas s'obstiner, toute erreur se corrige, toute ignorance se comble, en particulier dans l'échange. Renouvelés de Lucien, ses *Dialogues des morts* en font la multiple démonstration. Dans et par le dialogue, les grands disparus du passé (Homère, Esope, Platon, Galilée, Didon, Cortez, Marguerite d'Autriche...) repèrent leurs propres limites, comparent leurs errements, et construisent ensemble une critique positive, utile sans doute à ceux qui vivent encore. Rien donc, chez Fontenelle, de cette certitude suffisante que lui attribue La Bruyère : sa raison n'est pas triomphante et impérialiste, mais tâtonnante, peu à peu consolidée et incessamment remise en cause dans l'expérience de son partage. C'est pourquoi il n'envisage pas d'assurer seul le contrôle de ses avancées, mais avec la « petite troupe choisie », qui a vocation à s'agrandir toujours davantage, composée de ce que nous avons appelé ses « amis ».

Fontenelle était le seul, sans doute, à pouvoir enrôler dans la même « troupe » des gens aussi éloignés, aux intérêts aussi différents que des artistes et des savants, des poètes officiels et des penseurs clandestins, des précieux du grand monde et des journalistes, sans oublier les femmes. Non qu'il ait de toutes pièces voulu et construit cette association : il a simplement, par sa présence, son discours et son action, permis que se reconnaissent des gens qui, sans le savoir encore très bien, poursuivaient le même but, et qu'ils se mettent à affiner ensemble la définition de ce but, avant même de songer à l'atteindre. Dans la « petite troupe choisie », les précieux du *Mercure galant,* qui devaient former l'aile marchande des Modernes : peu de génies, mais des hommes et des femmes décidés à ne pas hériter un monde fait d'avance, à le dégraisser de ses préjugés et à le modeler aux dimensions du bonheur qu'ils en attendaient ; des rêveurs comme l'abbé de Saint-Pierre, dont les projets de réformes ne passaient pour chimériques qu'à cause de l'incompatibilité tragique du système sociopolitique alors régnant avec les maîtres mots de ses propositions : « perfectionnement », « bienfaisance » ; les familiers des cafés et ceux des salons : Fontenelle les fréquenta tous (à l'époque qui nous occupe ici, il s'agit, pour les salons, de ceux de la duchesse du Maine à Sceaux et de Mme de Lambert ; plus tard, ce seront ceux de Mme de Tencin, de Mme Du Deffand et de Mme Geoffrin). Dans les cafés, discussions passionnées, propositions hardies, vagabondages exaltés. Les réunions régulières dans les salons, où l'on se gardait bien de se montrer audacieux dans la pensée ou pédant dans le propos, avaient

Les « mots » de Fontenelle

Ils l'ont rendu célèbre. Ils ont aussi desservi sa gloire, le présentant comme un « bel esprit » mondain et superficiel. Il en a produit plus que l'histoire n'en a gardé la mémoire, mais on lui en a aussi prêté beaucoup, comme à tous les riches de cette sorte. Jamais il n'en a fait le recueil, ni sous forme de « maximes », ni en manière de « méthode », préférant les égrener un à un dans les textes qu'il écrivait ou dans les salons qu'il fréquentait, et dont ils étaient l'agrément. L'esthétique rococo de la pointe, de la surprise, du détour ingénieux y est visible, mais la réflexion la plus sérieuse n'y est pas moins sollicitée. En voici un florilège.

- (« Quelle différence y a-t-il entre une pendule et moi? » a demandé la duchesse du Maine). La pendule marque les heures, et Votre Altesse Sérénissime les fait oublier.
- De mémoire de rose, on n'a jamais vu mourir de jardinier.
- On met les Anciens bien haut pour abaisser ses contemporains.
- Il faut des forces pour résister au torrent, mais il n'en faut point pour le suivre.
- Chacun a pour prison l'air qu'il respire.
- Les autres mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux ou une belle bouche.
- Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin.
- Les plaisirs ne sont pas assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse.
- [le bonheur] Quoique tout le monde en parle, peu de gens y pensent.
- Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi.
- On cesse d'être heureux sitôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être.
- Apprenons combien il est dangereux d'être hommes et comptons tous les malheurs dont nous sommes exempts pour autant de périls dont nous sommes échappés.
- Il est toujours temps de penser, mais il ne l'est pas toujours de dire ce qu'on pense.
- Les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contresens.
- Tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler.
- Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux, mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.
- L'esprit humain est moins capable d'erreur dès qu'il sait et à quel point et en combien de manières il en est capable.
- Si la Raison dominait la terre, il ne s'y passerait rien.
- La Raison elle-même n'approuverait pas que les hommes ne se conduisissent que par elle.
- Si je tenais toutes les vérités dans ma main fermée, je ne daignerais pas l'ouvrir.

l'avantage d'imprégner peu à peu la plus haute société des idées nouvelles, présentées sous un jour décent, élégant, détaché. C'était aussi l'occasion de rencontrer des visiteurs étrangers, qui aidaient au désenclavement de la pensée française officielle. Avec ses bons mots et le rôle, qu'il s'amusait à tenir, du contradicteur systématique, toujours prêt à brandir un paradoxe, comme pour rire, Fontenelle fit beaucoup pour faire avancer, sans effaroucher personne, des idées virtuellement explosives.

Fontenelle fut-il un savant ? Quoiqu'il ait rédigé des ouvrages de mathématiques et de physique, qu'il ait été le chef de file des « géomètres » (manière, alors, de désigner plutôt une philosophie rationaliste et positive qu'une science exacte), on peut en discuter. On a regretté, par exemple, que, par fidélité aux « tourbillons » cartésiens, il ait méconnu l'importance décisive de la théorie newtonienne de la gravitation universelle. En tout cas, il enrôla nombre de vrais savants dans sa « petite troupe choisie » : Bernier le gassendiste et Régis le cartésien, Rohault, Lémery le chimiste, Varignon le géomètre, Tournefort le médecin voyageur, les mathématiciens Auzout et De La Hire, les professeurs Du Hamel (Collège royal) et Duverney (Jardin du roi). Et à la science il rendit deux services éminents : en faire concevoir l'intérêt par le grand public, c'est l'objet de celui de ses ouvrages qui est resté le plus célèbre, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* ; et donner à l'activité du savant une dignité et une reconnaissance sociale qu'elle n'avait jamais eues jusque-là, c'est le sens de son action à la tête de l'Académie des sciences. Il était entré, jeune, à l'Académie française (1691), mais il se consacra davantage à l'Académie des sciences qui l'accueillit en 1697 et dont il devint le secrétaire perpétuel en 1699. Il devait le rester jusqu'en 1740. Il exerça cette fonction comme une magistrature, y devint lui-même une sorte d'institution vivante, non exempte, avec le temps, de ridicule, mais il marqua une étape capitale dans l'évolution des rapports que la communauté nationale française entretient avec ses savants. Outre une *Histoire de l'Académie* qu'il tint à jour, il institua l'usage de prononcer à sa mort l'éloge de chaque académicien. Il en prononça lui-même un grand nombre, parmi lesquels ceux de Newton et de Leibniz. Ces discours lui donnaient l'occasion de faire valoir à la fois le mérite d'un homme éminent et dévoué à une tâche d'intérêt collectif, l'inscription de la recherche scientifique dans la culture humaniste, l'exemple d'une réflexion qui avait dû, pour parvenir à l'invention, se dégager des pesanteurs de la tradition et des préjugés, enfin la solidarité de tous

ces efforts qui, en attendant de changer la face du monde — on n'y songeait pas encore de manière réaliste —, modifient ensemble l'image que se fait de lui-même l'esprit de l'homme, et soutiennent sa confiance.

Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* rendent accessibles à tous les implications de ce qui était alors la science moderne en matière de physique astronomique : dans un cosmos conçu comme une immense machinerie d'opéra, avec câbles, poulies et ressorts, les « mondes » (corps célestes) tournant les uns autour des autres sont présumés peuplés d'êtres vivants différents de nous, avec en particulier un système sensoriel adapté au cadre qu'ils habitent. Fin de l'anthropocentrisme, relativité généralisée, pied-de-nez au providentialisme fixiste de Bossuet, ouverture au rêve de la découverte astronautique. Le tout porté par des conversations galantes et vespérales, à la saison d'été dans un joli parc, avec une jeune marquise à la fois badine et impressionnée. En dépit de ses fadeurs un peu surannées et des erreurs qu'il fait dans ses calculs, ce texte acclimate les spéculations les plus hardies du nouvel esprit scientifique dans le champ de la philosophie critique — à laquelle elles servent d'illustration rêvée —, dans le jardin de la vie mondaine — qui les fait entrer dans la série des plaisirs partagés et des frissons exquis —, et dans le domaine le plus courant des mots, des images et des représentations de la langue. Il les fait recevoir sans peine et conjointement par la pensée, l'affectivité, l'imagination. Il multiplie indéfiniment les amis de Fontenelle.

Car, on l'aura compris, l'intention de ce philosophe sans système est tout entière tournée vers l'avenir. Ses vrais amis seront sa postérité, qu'il aura la faveur de connaître puisqu'il vivra jusqu'à sa centième année. Certes, comme beaucoup d'amitiés, celle-là passera par l'ingratitude : il deviendra peu à peu, aux yeux des philosophes « sensibles » des années 1740-1760, le modèle répulsif d'un rationalisme trop sec, allié à une mondanité trop gourmée. On le verra malignement caricaturé dans *Micromégas*. Mais il reste l'un des grands pionniers de la posture philosophique qui s'imposera dans le siècle, et de beaucoup des formes littéraires par lesquelles elle s'exprimera après lui : la pastorale, jusqu'à Florian et Bernardin de Saint-Pierre, le dialogue philosophique, le roman épistolaire, l'éloge, matrice de l'écriture biographique et autobiographique.

La République de Bayle

Pierre Bayle est l'autre grand pionnier de cette aventure et grand pourvoyeur d'armes pour le combat philosophique. Il était pourtant lui-même bien pacifique : paradoxe comparable à celui d'un Fontenelle sceptique et militant. Ce que celui-ci fit à Paris, celui-là l'entreprit à l'échelle européenne. Il ne l'avait pas vraiment choisi, puisqu'il ne devait qu'à sa qualité de protestant son exil à Rotterdam, sa chaire de philosophie et d'histoire, et une position centrale dans le « Refuge », c'est-à-dire dans la communauté des protestants français dispersés après la Révocation un peu partout dans l'Europe du Nord (Angleterre, Pays-Bas, Provinces-Unies, pays allemands, Suisse...) ; mais cette circonstance donna à son action intellectuelle et morale une ouverture vers le cosmopolitisme, dont on sait que ce sera une dimension extrêmement importante et distinctive du mouvement des Lumières. Aucun autre moment de l'histoire culturelle n'a été à ce point partagé par toute l'Europe, comme en témoigne la série des termes qui désignent, dans toutes les langues, celui du XVIII[e] siècle : *Enlightenment, Verlichting, Aufklärung, Illuminismo, Ilustración, Ilustraçaõ, I périodos tôn phôtôn, O*świecenie, Prosveščenie... Bayle disait lui-même qu'en tant qu'historien il ne se sentait « ni Français, ni Allemand, ni Anglais, ni Espagnol ; je suis habitant du monde ». A Rotterdam, il était au beau milieu de l'effervescence européenne, dans ce carrefour hollandais où la politique, l'économie et le commerce, l'édition, les sciences et l'enseignement avaient pris une belle avance, où coexistaient en paix toutes les confessions religieuses, et où se rencontraient, autour des savants néerlandais (Huygens, Boerhaave), des esprits novateurs venus de toutes parts (comme les Anglais J. Locke ou lord Shaftesbury, le Portugais Ribeiro Sanchez).

Dans un tel cadre, après avoir engagé à l'occasion du passage de la comète de 1680 une campagne déterminée et joyeuse contre la stupide crédulité superstitieuse (*Lettre sur les comètes* et *Pensées diverses sur la comète*), on comprend qu'il ait songé à y associer l'ensemble des esprits éclairés. Fonder alors une revue mensuelle intitulée *Nouvelles de la République des Lettres* (1684), c'était tenter de maintenir un contact permanent entre les membres de cette nouvelle croisade, c'était mobiliser la force — alors encore naissante — du

journalisme pour une cause noble et désintéressée, c'était promouvoir une formule qui avait sans doute été déjà employée (chez les humanistes du XVI^e^ siècle par exemple), mais dont la connotation politique surgissait alors comme une provocation, une menace contre les pouvoirs établis, volontiers despotiques. On voit la différence avec un titre comme *Le Journal des Savants,* par exemple, qui paraissait à Paris : les hommes de la pensée et de la plume ne se cantonnent pas dans leur condition, ils se montrent organiquement regroupés dans la liberté, et pour la liberté. La revue, dont Bayle était à peu près le seul rédacteur, tentait de recenser tout ce qui paraissait d'important en Europe, et d'en rendre compte. Pour cela, Bayle entretenait une correspondance dans tous les pays, se faisant avertir des nouveautés et envoyer les publications. Parmi ses informateurs pour les sciences, Denis Papin, l'inventeur de la machine à vapeur, alors réfugié en Angleterre. Aussitôt interdite en France, la revue y eut néanmoins un grand succès, ainsi qu'en Angleterre. Bayle ne put longtemps assurer seul cet énorme travail dans lequel il excellait, mais qui épuisait sa santé assez fragile. Il y mit fin un peu moins de trois ans après : il avait lancé là un modèle et fait ressentir un besoin tel que d'autres prirent le relais : son ami Basnage de Beauval (*Histoire des ouvrages des savants,* 1687-1709), son coreligionnaire Jean Le Clerc (*Bibliothèque universelle et historique,* 1686-1693 ; *Bibliothèque choisie,* 1703-1708 ; *Bibliothèque ancienne et moderne,* 1714-1726). Et l'on n'est pas étonné que les jésuites aient vite compris l'influence de ce moyen d'action, par l'information, sur l'opinion, et aient à leur tour créé leur revue, les *Mémoires de Trévoux,* qui devait paraître pendant presque tout le siècle (1701-1768-1782).

C'est dans le même esprit de collaboration qu'on peut situer les autres ouvrages du « philosophe de Rotterdam ». Les admirables protestations qu'il lança, en 1686 et 1687, contre les violences exercées en France envers les protestants, désormais hors la loi (son propre frère était mort sous la torture en prison, à Bordeaux), n'ont rien à voir, on l'a dit plus haut, avec les cris de haine et de rébellion d'un Jurieu, dangereux illuminé. Ce sont des appels à la raison, à la modération, à la libre discussion des consciences, à la mise hors jeu de toutes les voix fanatiques, de quelque camp qu'elles s'élèvent. Il tenait ce goût de la tolérance de l'influence qu'avait eue sur lui Tronchin à Genève, de toute une tradition du protestantisme batave, et aussi de la lignée des libres penseurs français du XVII^e^ siècle, Naudé, La Mothe Le Vayer, Gassendi, plus adeptes de

la diversité épicurienne que du rationalisme cartésien unitaire. Il le tenait aussi de son tempérament, de sa jovialité méridionale, teintée de « la petite figure de rhétorique qu'on appelle l'ironie », comme il disait lui-même. Mais surtout cette absence d'agressivité et ce besoin de la faire partager s'accordaient parfaitement à ses positions intellectuelles, tout à fait originales à l'époque. La comparaison, non aveuglée par la prévention, lui montrait assez que l'erreur, l'excès, l'inconséquence, la mauvaise foi, l'autoritarisme sont partout, chez les protestants comme chez les catholiques, comme chez les païens de l'Antiquité ou les Hébreux de la Bible. Il y voyait moins un défaut provisoire de notre Raison qu'un vice plus radical de notre Nature. Assez proche en cela de saint Augustin et de Pascal, il n'y voyait de recours que dans une Grâce dont les procédures devaient sans doute rester mystérieuses, la grandeur divine ne pouvant absolument pas être impliquée dans nos misérables gesticulations. Mais loin de lui inspirer passivité ou désespérance, cette conception le poussait à mettre dans l'effort empirique de la conscience individuelle, aux prises avec la relativité de ses déterminations, toute la confiance qu'il retirait, du même coup, aux vérités établies une fois pour toutes et pour tous, aux traditions respectées pour elles-mêmes, aux dogmes, aux Eglises. On comprend qu'elles l'aient toutes combattu, y compris la sienne : Jurieu, qui organisa la persécution contre lui, l'accusa publiquement d'avoir trahi, non seulement l'orthodoxie calviniste (pour une sorte de déisme, ou de fidéisme, ou pis, de spinozisme), mais aussi la cause orangiste au profit de la France dont, en pleine guerre, il se serait fait l'agent secret. On lui retira sa chaire. Il n'est pas excessif de dire qu'on hâta sa mort, en entretenant contre lui une polémique qui le minait plus que personne. Ainsi mourut, en décembre 1706, celui qui avait été le citoyen bien réel d'une République encore à naître.

Pour l'y aider, il avait eu le temps, heureusement, de réaliser l'œuvre de sa vie, le *Dictionnaire historique et critique*. Avec ce gros ouvrage, achevé en 1697 et qui remporta aussitôt dans toute l'Europe un des plus grands et durables succès de tout le XVIII[e] siècle, il faisait, le premier, entrer la philosophie dans un dictionnaire, ce dont devaient se souvenir aussi bien le Voltaire du *Dictionnaire philosophique portatif* que Diderot et d'Alembert avec *l'Encyclopédie*. On voit ci-après l'exemple de ce qu'était un article de ce dictionnaire d'un nouveau genre, dans sa présentation tout en chicanes et dans sa démonstration d'une lumineuse efficacité. Bayle n'était pas le seul, alors, à porter un regard critique sur les grands récits

Histoire et critique dans le *Dictionnaire* de Bayle
L'exemple d'un article

- Les entrées du *Dictionnaire historique et critique* sont le plus souvent des noms de personnes, divinités des mythologies anciennes, personnages bibliques, héros de l'Antiquité, penseurs, écrivains, hommes politiques du Moyen Age, du XVI^e^ ou du XVII^e^ siècle.
- Quelques titres, comme celui-ci, désignent des groupes. Avec « Rigoristes », on a l'exemple d'un article relativement court (beaucoup occupent plusieurs grandes pages in-4°), portant sur une période très proche de l'actualité, mais distribuant, comme les autres, la matière de l'information sur cinq niveaux :
  1 / le corps de l'article, en grands caractères romains, sur toute la largeur de la page ;
  2 / des notes, appelées *(a), (b),* etc., donnant en marge, à droite ou à gauche et en italiques, précisions ou références ;
  3 / des remarques, appelées (A), (B), etc., occupant le bas des pages ou l'espace qui suit la fin de l'article, en petits caractères romains, sur deux colonnes, et fournissant un commentaire, parfois fort circonstancié, sur telle formule du texte principal, rappelée en italiques au début de la remarque ;
  4 / des notes, appelées (1), (2), etc., fournissant le plus souvent les références des opinions alléguées dans ces remarques ;
  5 / des appendices aux remarques, introduits par une main à l'index tendu, et contenant des citations, parfois longues, de ces opinions, extraites des ouvrages référencés en notes marginales.

RIGORISTES. C'est le nom qu'on donne dans le Pays-Bas espagnol aux Jansénistes et aux Pères de l'Oratoire, et en général à ceux qui suivent les Maximes les plus opposées au relâchement de la Morale *(a)*. Si l'on était de l'humeur de Prateolus, on composerait une Secte de ces Casuistes, afin d'insulter l'Eglise romaine sur ses divisions. On les accuse faussement *d'ordonner aux pénitents de manger du foin, et à des filles de prendre des chemises toutes moites (A), ce qui en fait, dit-on, mourir quelques-unes (b).*

(a) La méthode de ces Messieurs est appelée le Rigorisme.

(b) Voyez les Difficultés proposées à M. Steyaert, *I^re^ Partie, p. 31.*

(A) On les accuse d'ordonner... à des filles de prendre des chemises toutes moites.] Je ne crois pas qu'un Casuiste de bon sens, quelque sévère qu'il soit, ordonne jamais une telle pénitence à une fille, encore qu'il fût question de remédier à des tentations d'impudicité fort violentes ; mais il y a des gens à qui la Morale rigide gâte si fort le jugement qu'il n'est pas hors d'apparence qu'on ait quelquefois traité ainsi une jeune créature qui révélait trop d'infirmités au Confessionnal ; et puisque François d'Assise se prescrivit une femme de neige (1), il aurait bien pu prescrire à d'autres une chemise mouillée.

(1) *Voyez ci-dessus Remarque (B) de l'Article* FRANÇOIS d'Assise.

☞ J'ai lu un Mémorial, imprimé à Delft l'an 1696, et contenant une *Réponse succincte aux trois Accusations de* Jansénisme, *de* Rigorisme *et de* Nouveauté. On y étale les Maximes de Jésus-Christ, et puis l'on parle de cette manière : « (2) Si ceux que l'on traite de Rigoristes ont des maximes plus rigoureuses, une conduite plus dure à la chair, une sévérité qui passe cette sévérité salutaire, ils sont dignes de punition. Mais s'il est vrai au contraire, comme il est certain et évident, qu'ils sont forcés par la mollesse de la plupart des Chrétiens de se contenter de beaucoup moins, et de condescendre à l'infirmité humaine dans l'application de ces règles saintes, c'est une grande injustice et une calomnie punissable de les décrier comme des gens qui ont des maximes cruelles et excessivement sévères. Et il est plus vrai encore que ceux qui combattent en leur personne ce qu'ils appellent Rigorisme ne combattent en effet autre chose que l'Evangile... Il est donc vrai que le Rigorisme n'est qu'un fantôme dont on veut faire peur au monde, pour perdre des gens de bien et de vrais serviteurs de Jésus-Christ. M. Steyaert le reconnaît lui-même dans ses Thèses sur les Rituels, publiées il y a peu d'années. Il y rend ce témoignage, qui ne doit pas être suspect, que *ceux qui tâchent d'observer les règles de l'Eglise dans la conduite des âmes sont ceux que l'on appelle Rigoristes, et qu'il n'en connaît point d'autres...* (3) Il est certain au contraire que le relâchement opposé à ce Rigorisme n'est que trop réel. (4) M. Steyaert le reconnaît dans sa thèse de la *Théologie morale corrigée*. Car après l'avoir prouvé par les paroles du pape Alexandre VII qui ont été rapportées, il ajoute : Que feraient, ou plutôt que ne feraient pas certaines gens, s'ils avaient quelque chose de semblable à alléguer contre le Rigorisme ; au lieu que, pour le prouver, ils n'ont à produire que des contes faits à plaisir, comme du foin et des chemises mouillées imposées à des gens pour pénitence. »

(2) Mémorial *imprimé à Delft*, 1696, *in* 4, *p. 11.*

(3) Mémorial, *p. 14.*

(4) *Là même.*

- On saisit bien ici la méthode de Bayle. Sous son objectivité apparente, la description de la méthode dite « rigoriste » touche en fait un point faible de l'Eglise romaine : sa propre division sur la manière de prêcher et de faire respecter la morale. L'attaque est poussée, non par le calviniste, mais sous le masque de Prateolus (surnom latin d'un théologien, Gabriel Dupréau, professeur au Collège de Navarre au XVI[e] siècle, qui se fit remarquer par la violence du zèle avec lequel il dénonça les doctrines de Luther et de Calvin), et avec la complicité d'une prétérition. L'essentiel, pourtant, n'est pas là : il réside dans l'accusation dont on accable les « rigoristes ». Elle est dite « fausse » d'emblée, étant en effet peu vraisemblable et ressemblant trop à ce qu'une orthodoxie inquisitoriale est capable d'inventer, en pareil cas, pour discréditer et pouvoir persécuter des pratiques qu'elle ne veut pas tolérer. Aussitôt, renvoi est fait à un commentaire, où cette invraisemblance est proposée, mais qui se retourne soudain en le soupçon d'une vraisemblance quand même, eu égard aux sottises qu'est capable d'inspirer à quiconque tout engagement trop vif dans le zèle religieux. L'exemple de François

d'Assise n'est pas allégué innocemment, et s'appuie sur un renvoi à un autre article du *Dictionnaire* (où l'on voit que François d'Assise « s'entêta de macérations et de solitude », que, « pour éteindre le feu de l'amour impur, il se jetait dans les glaces et sur la neige »..., toutes conduites que Bayle juge un peu détraquées, comme il émet les plus grands doutes sur la fameuse légende des stigmates : « On prétend que Jésus-Christ lui imprima les marques de ses cinq plaies »...). Puis vient la citation d'un texte qui, répondant lui-même à un autre, inclut des éléments de cet autre texte...

- De tout ce vertigineux carrousel d'opinions, il ressort :

  1 / que les rigoristes ne sont pas coupables de ce dont on les accuse ;
  2 / qu'ils pourraient l'être, tant le zèle religieux est dangereux ;
  3 / que ceux qui les accusent le sont plus qu'eux, tant le relâchement moral est blâmable ;
  4 / que s'ils avaient quelque chose d'aussi blâmable à reprocher aux rigoristes, ils ne s'en priveraient certainement pas ;
  5 / que c'est donc au pis-aller qu'ils se contentent des sottises qui ont provoqué le commentaire ;
  6 / que c'est tant mieux, quand on sait de quelles persécutions les « orthodoxes » sont capables envers ceux qu'ils peuvent taxer d'hérésie ou désigner comme « secte » ;
  7 / que la « femme de neige » très réellement utilisée par le très catholique François d'Assise n'est pas très éloignée — danger de congestion compris — des « chemises toutes moites » prétendument imposées à leurs pénitentes par certains jansénistes et oratoriens du Pays-Bas espagnol.

- Texte à cinq entrées, à cinq voix au moins, et à cinq, six, sept conclusions ou plus encore. Texte qui ne se saisit de toute sorte de parti pris que pour favoriser le parti à prendre, tout bien pesé, conformément à la raison, à l'équité, à la tolérance et à la bonne foi. Texte qui ne convoque tant de témoignages historiques que pour les renvoyer dos à dos, les annuler l'un par l'autre, empêcher que le présent soit prisonnier des erreurs et préventions d'un passé aveuglé par la haine fanatique ou par la superstition crédule. Texte alambic, qui transforme goutte à goutte l'histoire déjà faite, scrupuleusement restituée par fragments à chaque entrée du *Dictionnaire,* en occasion multiple de liberté pour l'histoire à venir.

fondateurs de la tradition judéo-chrétienne et de l'Antiquité gréco-latine, à y repérer des invraisemblances criantes ou des monstruosités inacceptables, à y voir les produits d'une affabulation compulsive de ceux qui racontaient, d'une crédulité naïve de ceux à qui ces récits étaient destinés, d'une imposture cynique de ceux qui en tiraient profit. Mais là où Fontenelle ne faisait qu'une démonstration indirecte sur les oracles païens, là où Richard Simon se contentait de contester la date, l'attribution ou l'interprétation des textes, lui passait au crible d'un jugement de simple bon sens l'histoire même d'Adam, d'Abraham, de David, comme d'Homère ou de César. A l'aide d'une documentation à peu près impeccable, il fai-

sait la revue des faits principaux, des anecdotes accompagnatrices, des commentaires qui avaient été ajoutés au fil des siècles. Telle qu'on peut encore la suivre avec lui aujourd'hui, l'enquête est merveilleusement tonique, tant est réjouissant le spectacle de tant de sottises empilées les unes sur les autres, de tant d'inepties doctement énoncées, de tant d'horreurs pieusement révérées. A la manière de Buster Keaton, Bayle semble le plus souvent rester impassible devant les cocasseries qu'il nous offre. Parfois, pourtant, il sait se départir de cette sereine objectivité, et laisse percer l'irrévérence, la gaillardise, la franche rigolade. Ce livre est décapant, tout en étant fort sérieusement établi sur toutes les sources souhaitables, citées, référencées, situées, comparées. De plus, il ne se limite pas à la lecture critique de la Bible et des Anciens : plus de la moitié des articles portent sur des personnages des XVI[e] et XVII[e] siècles européens, à propos desquels le philosophe voit fonctionner de la même manière la machine à obscurcir les faits, à créer de la fable, à multiplier le mensonge.

Le jour se lève...

Lecteurs amusés mais inquiets d'un La Bruyère au rire jaune, auditeurs de moins en moins impressionnés par les échos d'un Bossuet criant ses ordres et ses interdits, chrétiens ébranlés par les querelles féroces qui déchirent les fils de Dieu, citoyens effrayés de voir leur pays s'enfoncer dans le chaos et la misère, cartésiens séduits par l'accord qu'un Fontenelle leur fait entrevoir entre les plus hautes spéculations de la science et l'équilibre du bonheur quotidien, exilés à qui Saint-Evremond et surtout Bayle ont fait comprendre que le véritable exil est intérieur et que, par l'esprit, les hommes doivent tous ensemble reconquérir leur séjour terrestre, les Français de 1715 ne peuvent attendre la mort de leur roi que comme une délivrance et un signal. Quand elle survient enfin, il n'y a plus guère que deux grands écrivains français vivants et en activité : Lesage et Challe. La grande œuvre romanesque du premier est à venir ; c'est elle qui ponctue l'événement : Gil Blas monte sur sa mule au moment même où Louis XIV descend de son cheval. Le second a déjà produit la sienne, programmatrice d'une possible reconstruction sociale et morale. Aux *Illustres Françaises*

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Michel Delon
Pierre Malandain

Littérature française du XVIIIe siècle